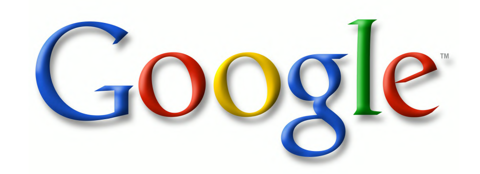
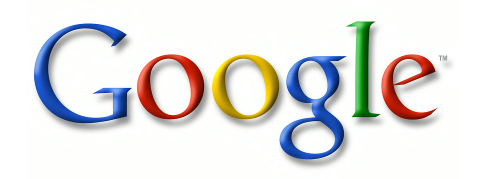







ROBERT
FINCH

[illegible] @ 1: 1:3

N.B. This is not the Ed. [illegible], which was printed at Rouen in 1823, bearing the title La Ligue, ou Henry-le-Grand, poëme épique, Genève ([illegible]) 1823.

But the present Ed. in 8° was the first complete one and edited by Voltaire himself with considerable alterations (. [illegible] V, 1360)



Disce puer virtutem ex me verumque laborem

LA
HENRIADE.

DE

Mr. DE VOLTAIRE.



A LONDRES, MDCCXXVIII.

TO THE
QUEEN.

MADAM,

IT is the Fate of *Henry* the Fourth to be protected by an *English* QUEEN. He was assisted by that great *Elizabeth* who was in her Age the Glory of her Sex. By whom can his Me-

Memory be ſo well protected, as by her who reſſembles ſo much *Elizabeth* in her perſonal Virtues?

YOUR MAJESTY will find in this Book, bold impartial Truths, Morality unſtained with Superſtition, a Spirit of Liberty, equally abhorrent of Rebellion and of Tiranny, the Rights of Kings always aſſerted, and thoſe of Mankind never laid aſide.

The ſame Spirit in which it is written, gave me the Confidence, to offer it to the virtuous Conſort of a King, who among ſo many crowned Heads enjoys, almoſt alone, the ineſtimable Honour of ruling a free Nation, a King who makes his Power conſiſt in being beloved, and his Glory in being juſt.

Our *Deſcartes*, who was the greateſt Philoſopher in *Europe*, before Sir *Iſaac Newton* appeared, dedicated his Principles to the celebrated Princeſs Palatine *Elizabeth*, not, ſaid he, becauſe ſhe was a Princeſs, for true Philoſophers Reſpect Princes, and never flatter them, but be-

cauſe

cauſe of all his Readers ſhe underſtood him the beſt, and loved Truth the moſt.

I beg Leave MADAM (without comparing my ſelf to *Deſcartes*) to dedicate the *Henriade* to YOUR MAJESTY, upon the like Account, not only as the *Protectriſs* of all Arts and Sciences, but as the beſt Judge of them.

I am with that profound Reſpect, which is due to the greateſt Virtue, as well as to the higheſt Rank

May it pleaſe YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTY'S

moſt humble

moſt dutiful

moſt obliged Servant

VOLTAIRE.



Canto: 1



LA

HENRIADE.

CHANT PREMIER.

JE chante ce Héros, qui règna dans la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance,
Qui par de longs travaux apprit à gouverner,
Qui formidable & doux, ſut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibere,
Et fut de ſes ſujets le vainqueur & le pere.

Je t'implore aujourd'huy ſévère vérité.
Répans ſur mes écrits ta force & ta clarté.
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre.
C'eſt à toy de montrer aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis comment la diſcorde a troublé nos Provinces;
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des Princes.
Viens, parle; & s'il eſt vray que la fable autrefois
Sut à tes fiers accents mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altiere,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumiere;
Avec moi ſur tes pas permets lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

VALOIS règnoit encore, & ſes mains incertaines,
De l'Etat ébranlé laiſſoient flotter les rênes.
Ses eſprits languiſſoient par la crainte abatus.
Ou plutôt en effet Valois ne règnoit plus.
Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance inſtruit par la victoire,

Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès,
Et qui de ſa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprèmes,
Les peuples à ſes pieds mettoient les diadèmes.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier.
Endormi ſur le Trône au ſein de la moleſſe,
Le poids de ſa Couronne accabloit ſa foibleſſe,
Quelus & S. Maigrin, Joyeuſe, & d'Eſpernon,
Tirans voluptueux qui règnoient ſous ſon nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeoient dans les plaiſirs ſes langueurs létargiques.

Des Guiſes cependant le rapide bonheur,
Sur ſon abaiſſement élevoit leur grandeur;
Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale,
De ſon foible pouvoir inſolente rivale.
Deux Partis oppoſez, du même orgueuil épris,
De ſon Trône à ſes yeux diſputoient les débris;
Ses amis corrompus bien-tôt l'abandonnerent,
Du Louvre épouvanté ſes peuples le chaſſerent.

Dans Paris revolté l'étranger accourut,
Tout perissoit enfin, lorsque (*) Bourbon parut.
Le vertueux Bourbon plein d'une ardeur guerriere,
A son Prince aveuglé vint montrer la lumiere.
Il lui rendit sa force; il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats:
Aux ramparts de Paris les deux Rois s'avancerent.
Au bruit de leurs exploits, cent peuples s'allarmerent.
L'Europe interessée à ces fameux revers,
Sur ces murs orgueilleux avoit les yeux ouverts.

On voïoit dans Paris la discorde inhumaine
Excitant aux combats & la Ligue, & Mayenne,
Portant par-tout l'horreur, & du haut de ses tours,
De Rome & de l'Espagne appellant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses esclaves même est l'ennemi terrible.
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins.
Le sang de son party rougit souvent ses mains.
Il habite en tiran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui même il punit les forfaits qu'il inspire.

(*) Henri IV. est appellé indifferemment Bourbon, ou Henri. Henri III. est toujours nommé Valois.

Contre ce monſtre affreux, contre ſes attentats,
Les deux Rois réunis raſſembloient leurs ſoldats.
Cent chefs ſont auprès d'eux, fiers ſoutiens de la France:
Diviſez par leur ſecte, unis par la vangeance.
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis.
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connoiſſoit qu'un chef, & n'avoit qu'une Egliſe.

Le pere des Bourbons, du ſein des immortels,
Louis fixoit ſur lui ſes regards paternels.
Il préſageoit en lui la ſplendeur de ſa race.
Il plaignoit ſes erreurs, il aimoit ſon audace.
De ſa couronne un jour il devoit l'honorer;
Il vouloit plus encor; il vouloit l'éclairer.
Mais Henri s'avançoit vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins cachez inconnus à lui-même.
Louis du haut des cieux lui prêtoit ſon appuy:
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour luy,
De peur que ce Héros, trop ſûr de ſa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Dèja les deux Partis aux pieds de ces remparts
Avoient plus d'une fois balancé les hazards;
Dans nos champs défolés le démon du carnage
Dèja jufqu'aux deux mers avoit porté fa rage;
Quand Valois à Bourbon tint ce trifte difcours,
Dont fouvent fes foupirs interrompoient le cours.

Vous voïez à quel point le deftin m'humilie.
Mon injure eft la vôtre, & la Ligue ennemie,
Levant contre fon Prince un front féditieux,
Nous confond dans fa rage, & nous pourfuit tous deux.
Paris nous méconnoit, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui fuis fon Roi, ni vous qui devez l'être;
Ils favent que les Loix, les nœuds facrés du fang,
Que fur-tout la vertu vous appelle à mon rang.
Et redoutant dèja votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils penfent vous exclure.
De la Réligion, terrible en fon couroux,
Le fatal anathême eft lancé contre vous.
Rome, qui fans foldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Efpagnols a remis fon tonnerre.
Sujets, amis, parens, tout a trahi fa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;

Et l'Efpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes defertes.
  Contre tant d'ennemis ardents à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'étranger.
Des Anglois en fecret gagnez l'illuftre Reine.
Je fai qu'entr'eux & nous une immortelle haine,
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eft de tout tems l'émule de Paris:
Mais après les affronts dont ma gloire eft flétrie,
Je n'ai plus de fujets, je n'ai plus de patrie,
Je hais, je veux punir des peuples odieux;
Et quiconque me vange, eft François à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel miniftère
De mes fecrets Agens la lenteur ordinaire.
Je n'implore que vous; c'eft vous de qui la voix
Peut feule à mon malheur intereffer les Rois.
Allez dans Albion, que votre renommée
Y parle en ma deffenfe, & m'y lève une armée,
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
Mais c'eft de vos vertus que j'attens des amis.
  Il dit: & le Héros, qui jaloux de fa gloire,
Craignoit de partager l'honneur de la victoire,

Sentit en l'écoutant une juſte douleur.
Il regretoit ces tems ſi chers à ſon grand cœur,
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui ſeul avec Condé faiſoit trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un Maître accomplir les deſſeins.
Il ſuſpendit les coups qui partoient de ſes mains.
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les Soldats étonnez ignorent ſon deſſein:
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche. Cependant, la Ville criminelle,
Le croit toujours préſent, prêt à fondre ſur elle,
Et ſon nom, qui du Trône eſt le plus ferme appui,
Semoit encor la crainte, & combattoit pour lui.

Dèja des Neuſtriens il franchit la campagne.
De tous ſes favoris, Mornay ſeul l'accompagne,
Mornay ſon confident, mais jamais ſon flateur,
Soutien trop vertueux du party de l'erreur,
Qui ſignalant toujours ſon zèle & ſa prudence,
Servit également ſon Egliſe & la France.

Cenſeur des courtiſans, mais a la cour aimé,
Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.

A travers deux rochers, où la mer mugiſſante
Vient briſer en couroux ſon onde blanchiſſante;
Dieppe aux yeux du Heros offre un tranquile Port.
Les matelots ardents s'empreſſent ſur le bord.
Les vaiſſeaux ſous leurs mains fiers ſouverains des ondes,
Etoient prêts à voler ſur les plaines profondes.
L'impêtueux Borée enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du Zephire abandonnoit les mers.
On lêve l'anchre, on part, on fuit loin de la terre.
On découvroit de loin les bords de l'Angleterre;
L'aſtre brillant du jour a l'inſtant s'obſcurcit.
L'air ſiffle, le ciel gronde, & l'onde au loin gémit.
Les vents ſont dechainez ſur les vagues émues.
La foudre etincelante eclatte dans les nues.
Et le feu des eclairs, & l'abime des flots,
Offroient partout la mort aux pâles matelots.
Le heros qu'aſſiegeoit une mer en furie,
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,

Tourne ſes yeux vers elle, & dans ſes grands deſſeins,
Semble accuſer les vents d'arrêter ſes deſtins.
Tel, & moins genereux, aux rivages d'Epire,
Lors que de l'univers il diſputoit l'empire,
Confiant ſur les flots aux aquilons mutins,
Le deſtin de la terre, & celuy des Romains,
Défiant a la fois & Pompée, & Neptune,
Ceſar à la tempeſte oppoſoit ſa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
Qui vole ſur les vents, qui ſoulêve les mers,
Ce Dieu dont la ſageſſe ineffable, & profonde,
Change, élève, & détruit les empires du monde;
De ſon trone enflammé qui luit au haut des cieux,
Sur le heros francois daigna baiſſer les yeux.
Il le guidoit luy même. Il ordonne aux orages,
De porter le vaiſſeau, vers ces prochains rivages,
Où Jarzay ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots.
Là, conduit par le ciel, aborda le Heros.

Non loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquille
Sous des ombrages frais preſente un doux azile.

Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Deffend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornements aux mains de la nature.
Un vieillard venerable avoit loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là, que de lui-même il faiſoit ſon étude ;
C'eſt-là qu'il regretoit ſes inutiles jours,
Perdus dans les plaiſirs, plongés dans les amours.
Sur l'émail de ces prez au bord de ces fontaines,
Il fouloit à ſes piéds les paſſions humaines.
Tranquille il attendoit, qu'au gré de ſes ſouhaits,
La mort vint à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit, prit ſoin de ſa vielleſſe.
Il fit dans ſon deſert deſcendre la ſageſſe.
Et prodigue envers lui de ſes treſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le Livre des deſtins.

Ce vieillard au heros que Dieu lui fit connoitre,
Au bord d'une onde pure offre un feſtin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoutumé.
Souvent ſous l'humble toît du laboureur charmé,

Fuiant le bruit des Cours, & se cherchant lui même,
Il avoit abaissé l'orgueil du diadême.

Le trouble répandu dans l'Empire chrétien,
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans sa secte étoit inébranlable,
Prétoit au Calvinisme un appui redoutable ;
Henry doutoit encore, & demandoit aux cieux,
Qu'un raion de clarté vint dessiller ses yeux.
De tout temps, disoit-il, la verité sacrée,
Chez les foibles humains, fut d'erreurs entourée.
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui menent jusqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maitre,
En eut été servi, s'il avoit voulu l'être.
De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins.
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vu naitre autrefois le Calvinisme en France.
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance ;
Je l'ay vu sans suport exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.

Enfin mes yeux ont vu du ſein de la pouſſiére,
Ce fantôme effraiant lever ſa tête altiere ;
Se placer ſur le trône, inſulter aux mortels,
Et d'un piéd dédaigneux renverſer nos autels.
Loin de la Cour alors en cette grotte obſcure
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là quelque eſpoir au-moins conſole mes vieux jours.
Un culte ſi nouveau ne peut durer toûjours.
Des caprices de l'homme il a tiré ſon être.
On le verra périr, ainſi qu'on l'a vu naitre.
Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux.
Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins orgueilleux.
Lui ſeul eſt toûjours ſtable. En vain nôtre malice
De ſa ſainte Cité veut ſapper l'édifice ;
Lui-même en affermit les ſacrez fondements,
Ces fondements vainqueurs de l'enfer & des temps.
C'eſt à vous, grand Bourbon, qu'il ſe fera connoitre.
Vous ſerez éclairé, puiſque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choiſi. Sa main dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déja ſa voix terrible ordonne à la victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.

Mais ſi ſa verité n'éclaire vos eſprits,
N'eſperez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la foibleſſe.
Fuiez d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe,
Craignez vos paſſions, & ſachez quelque jour
Réſiſter aux plaiſirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez par un effort ſuprême
Triomphé des Ligueurs & ſur-tout de vous même,
Lorſqu'en un ſiège horrible, & célebre à jamais,
Tout un Peuple étonné vivra de vos bien-faits;
Ces tems de vos Etats finiront les miſeres;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos peres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſperer en lui,
Et que qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon apui.

Chaque mot qu'il diſoit étoit un trait de flâme,
Qui pénetroit Henry juſqu'au fond de ſon ame.
Il ſe crut tranſporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains converſoit avec eux.
Où la ſimple vertu prodiguant les miracles,
Commandoit à des Rois & rendoit des oracles.
Il preſſa dans ſes bras ce vieillard vertueux.
Des pleurs en l'embraſſant coulêrent de ſes yeux.

Et dès ce moment même il entrevit l'aurore,
De ce jour qui pour luy ne brilloit pas encore.
Mornay parut ſurpris, & ne fut point touché.
Dieu maitre de ſes dons, de luy s'étoit caché.
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage.
Au milieu des vertus l'erreur fut ſon partage.

Tandis que le vieillard inſtruit par le ſeigneur,
Entretenoit le prince, & parloit à ſon cœur,
Les vents impetueux à ſa voix s'appaisêrent,
Le ſoleil reparut, les ondes ſe calmêrent.
Bientot jusqu'au rivage il conduiſit Bourbon.
Le Heros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voiant, l'Angleterre, en ſecret il admire
Le changement heureux de ce puiſſant empire,
Où l'eternel abus de tant de ſages loix,
Fit longtemps le malheur & du peuple, & des rois.
Sur ce ſanglant theatre où cent heros perirent,
Sur ce trone gliſſant dont cent rois deſcendirent,
Une femme à ſes pieds enchainant les revers,
De l'eclat de ſon regne ètonnoit l'univers.

C'étoit Elisabeth, elle dont la prudence
De l'Europe a son choix fit pencher la ballance,
Et fit aimer son joug a l'anglois indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
  Ses peuples sous son regne ont oublié leurs pertes.
De leurs nombreux troupaux leurs plaines sont couvertes,
Les guerets de leurs bléds, les mers de leurs vaissaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.
Leur flotte imperieuse asservissant neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres jadis barbare est le centre des arts,
Le magazin du monde, & l'azile de mars.
Aux murs de Wesminster on voit paroitre ensemble
Trois pouvoirs étonnez du nœud qui les rassemble,
Les députez du peuple, & les grands, & le roy,
Divisez d'interest, reunis par la loy,
Tous trois membres sacrez de ce corps invincible,
Dangereux à luy même, à ses voisins terrible.
Heureux, lors que le peuple instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il doit, le souverain pouvoir,
Plus heureux, lors qu'un roy, doux, juste, & politique,
Respecte autant qu'il doit, la liberté publique.

Ah s'écria Bourbon, quand pourront les François
Voir d'un regne auſſi beau fleurir les juſtes loix!
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre,
Et renvoyant chez vous la diſcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du vainqueur des Anglois il aperçoit la tour.
Non loin, d'Eliſabeth eſt l'auguſte ſejour.
Suivi de Mornay ſeul il va trouver la Reine,
Sans apareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine,
Dont les grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris;
Mais que le vray heros regarde avec mépris.
Il parle; ſa franchiſe eſt ſa ſeule eloquence.
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France,
Et juſqu'à la priere humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions decouvre ſa grandeur.
Quoy vous ſervez Valois? dit la Reine ſurpriſe,
C'eſt lui, qui vous envoye au bord de la Tamiſe?

Quoy de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſecuteur ?
Des rives du couchant, aux portes de l'aurore,
De vos longs differents l'univers parle encore :
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois ?
Ses malheurs, reprit il, ont étouffé nos haines.
Valois etoit eſclave, il briſe enfin ſes chaines :
Plus heureux, ſi toujours aſſuré de ma foy
Il n'eut cherché d'appuy que ſon courage & moy.
Il a trop employé l'artifice & la feinte ;
Il fut mon ennemi par foibleſſe & par crainte.
J'oublie enfin ſa faute, en voiant ſon danger.
Je l'ay vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en deffendant nos droits,
Et venger avec moy la querelle des rois.

Eliſabeth alors avec impatience,
Demande le recit des troubles de la France ;

Veut ſavoir quels reſſorts, & quel enchainement,
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
Déja, dit-elle au Roi, la prompte Renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée;
Mais ſa bouche indiſcrete en ſa legereté,
Prodigue le menſonge avec la verité.
J'ai rejetté toûjours ſes recits peu fideles.
Vous donc témoin fameux de ces longues querelles,
Vous toûjours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez déveloper ce changement extrême.
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez moy vos malheurs, & vos heureux exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des rois.

Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma memoire
Rapelle de ces temps la malheureuſe hiſtoire!
Plût au ciel irrité témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous que ma bouche racconte
Des princes de mon ſang, les fureurs & la honte?

Mon cœur fremit encore à ce ſeul ſouvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
　Sur-tout en écoutant ces triſtes avantures,
Pardonnez, grande Reine, à des véritez dures,
Qu'un autre auroit pu taire, ou ſauroit mieux voiler ;
Mais que jamais Bourbon n'a pu diſſimuler.





J. de Troy filius inv. *L. Desplaces sculp.*



peint par M.N. Michoux — gravé par De Poilly

LA HENRIADE.

SECOND CHANT.

REINE, l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
C'est la Religion dont le zele inhumain
Met à tous les François les armes à la main.
Je ne décide point entre Geneve & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,

J'ai vu des deux côtez la fourbe & la fureur ;
Et si la perfidie est fille de l'Erreur,
Si dans les differents où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge ;
L'un & l'autre parti cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi qui de l'etat embrassant la déffense,
Laissai toûjours aux cieux le soin de leur vengeance :
On ne m'a jamais vu surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir :
Et périsse à jamis l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du sang héretique arrose les Autels ;
Et suivant un faux zele, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.
  Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi !
Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule.
Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piege un peuple furieux,

Ont armé contre moi ſa pieté cruelle ;
J'ai vu nos citoiens s'égorger avec zele,
Et la flâme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connoiſſez le peuple & ſavez ce qu'il oſe,
Quand du ciel outragé, penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, Madame, & votre prévoiance
Etouffa dès long-tems ce mal en ſa naiſſance.
L'orage en vos etats, à peine étoit formé,
Vos ſoins l'avoient prévû, vos vertus l'ont calmé,
Vous régnez, Londre eſt libre, & vos loix floriſſantes.
  Medicis a ſuivi des routes differentes.
Peut-être que ſenſible à ces triſtes recits,
Vous me demanderez qu'elle étoit Medicis.
Vous l'aprendrez du moins d'une bouche ingenue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue.
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la cour de ſes fils,
Qui vingt ans ſous ſes pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connoître.

Son Epoux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſoit un libre cours.
Chacun de ſes enfans nourri ſous ſa tutelle,
Devint ſon ennemi dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du trône avec confuſion,
Semoient la jalouſie, & la diviſion ;
Oppoſant ſans relâche, avec trop de prudence,
Les Guiſes aux Condez, & la France à la France :
Toûjous prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis ;
Eſclave des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe :
Infidele à ſa ſecte & ſuperſtitieuſe,
Poſſedant en un mot pour n'en pas dire plus,
Tous les défauts du ſexe, avec peu de vertus.
Ce mot m'eſt échapé, je parle avec franchiſe.
Dans ce ſexe, après tout vous n'êtes point compriſe.
L'Auguſte Eliſabeth n'en a que les appas :
Le ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déja François ſecond, par un ſort imprévû,
Avoit rejoint ſon pere au tombeau deſcendu ;

Foible enfant, qui de Guiſe adoroit les caprices,
Et dont on ignoroit les vertus & les vices.
Charles plus jeune encore avoit le nom de Roi.
Medicis régnoit ſeule, on trembloit ſous ſa loi.
D'abord ſa politique aſſurant ſa puiſſance,
Préparoit à ſon fils une éternelle enfance;
Sa main de la diſcorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats ſon Empire nouveau,
Elle arma le couroux de deux ſectes rivales.
Dreux qui vit déploïer leurs enſeignes fatales,
Fut le theâtre affreux de leurs premiers exploits :
Le vieux Montmorenci près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerriere,
De cent ans de travaux termina ſa carriere.
Guiſe auprès d'Orleans ſe vit aſſaſſiné.
Mon pere malheureux, à la cour enchaîné,
Trop foible, & malgré lui ſervant toûjours la Reine,
Traina dans les affronts ſa fortune incertaine;
Et toûjours de ſa main, préparant ſes malheurs,
Combatit & mourut pour ſes perſécuteurs.
Condé, qui vit en moi le ſeul fils de ſon frere,
M'adopta, me ſervit & de maître & de pere;

Son camp fut mon berceau: là parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
Hélas! je pleure encore, & pleurerai toûjours,
L'indigne aſſaſſinat qui termina ſes jours.

Le Ciel qui de mes ans protégeoit la foibleſſe,
Toûjours à des Héros confia ma jeuneſſe.
Coligny de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur;
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue,
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, Ombre illuſtre, à vous que je le dois;
Je croiſſois ſous ſes yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur aprentiſſage,
Il m'inſtruſoit d'exemple au grand art des héros,
Je voïois ce Guerrier blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Medicis, & contre la fortune;

Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté,
Malheureux quelquefois, mais toûjours redouté,
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites,
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites,
Que Dunois ni Gaſton, ne l'ont jamais été,
Dans le cours triomphant de leur proſperité.

Après dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Medicis qui voïoit ſes Campagnes couvertes,
D'un parti renaiſſant qu'elle avoit crû détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,
Voulut ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles:
La Cour de ſes faveurs nous offrit les attraits;
Et n'aïant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix juſte Dieu! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte!
Ciel, faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
Du crime à leurs Sujets aplanir les chemins!

Coligny dans ſon cœur à ſon Prince fidele,
Aimoit toûjours la France en combattant contr'elle;

Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion,
Qui ſembloit de l'Etat aſſurer l'union.
Rarement un héros connoit la défiance;
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance;
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas;
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras,
Me prodigua long-tems des tendreſſes de mere,
Aſſura Coligny d'une amitié ſincere;
Vouloit par ſes avis ſe régler déſormais;
L'ornoit de dignitez, le combloit de bienfaits;
Montroit à tous les miens ſéduits par l'eſperance,
Des faveurs de ſon fils la flateuſe aparence.
Hélas! nous eſperions en joüir plus long-tems.
Quelques-uns ſoupçonnoint ces perfides preſens;
Les dons d'un ennemi leur ſembloient trop à craindre;
Plus ils ſe défioient, plus le Roi ſavoit feindre.
Dans l'ombre du ſecret depuis peu Medicis
A la fourbe, au parjure avoit formé ſon fils.
Façonnoit aux forfaits, ce cœur jeune & facile;
Et le malheureux Prince à ſes leçons docile,
Par ſon penchant feroce à les ſuivre excité
Dans ſa coupable école avoit trop profité.

Enfin pour mieux cacher cet horrible miſtere,
Il me donna ſa ſœur, il m'apella ſon frere.
O nom qui m'as trompé, vains ſermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fut le premier ſignal!
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colere,
Eclairoient à mes yeux le trépas de ma mere.
Je ne ſuis point injuſte & je ne prétends pas,
A Medicis encore imputer ſon trépas.
J'écarte des ſoupçons peut-être légitimes;
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs,
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.

Cependant tout s'aprête & l'heure eſt arrivée;
Qu'au fatal dénoûment, la Reine a réſervée.
Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit,
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courriere;
Sembloit cacher d'effroi ſa tremblante lumiere;
Coligny languiſſoit dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſoit ſes pavots.

Soudain de mille cris le bruit épouvantable,
Vient arracher ses sens à ce calme agréable:
Il se leve, il regarde, il voit de tous cotez
Courir des assassins à pas précipitez.
Il voit briller par tout les flambeaux & les armes,
Son palais embrasé, tout un Peuple en allarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flâme étouffez,
Les meurtriers en foule au carnage échauffez.
Criant à haute voix, qu'on n'épargne personne,
C'est Dieu, c'est Medicis, c'est le Roi qui l'ordonne,
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il aperçoit de loin le jeune Teligny,
Teligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui sanglant, déchiré, traîné par des Soldats,
Lui demandoit vengeance & lui tendoit les bras.
  Le Héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voïant qu'il faut périr & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vêcu,
Avec toute sa gloire, & toute sa vertu.
  Déja des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme alloit briser la porte;

Il leur ouvre lui-même & se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestuéux;
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtoit, ou pressoit le carnage.
A cet air venerable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect,
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons leur dit-il, achevez votre ouvrage;
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne;
Ma vie est peu de chose & je vous l'abandonne.....
J'eusse aimé mieux la perdre en combatant pour vous.....
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux....
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins, ce grand homme entouré,
Sembloit un Roy puissant par son peuple adoré.
Besme qui dans la Cour attendoit sa victime,
Monte tout indigné qu'on differe son crime.
Des assassins trop lents, il veut hâter les coups.
Aux pieds de ce Héros, il les voit trembler tous.

A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible ;
Lui ſeul à la pitié toûjours inacceſſible,
Auroit cru faire un crime & trahir Medicis,
Si du moindre remords il ſe ſentoit ſurpris.
A travers les ſoldats, il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendoit d'un viſage intrépide.
Et bientôt dans le flanc ce monſtre furieux,
Lui plonge ſon épée, en détournant les yeux ;
De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage,
Ne fit trembler ſon bras & glaçât ſon courage.

Du plus grand des François, tel fut le triſte ſort.
On l'inſulte, on l'outrage encore après ſa mort.
Son corps percé de coups, privé de ſépulture,
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta ſa tête aux pieds de Medicis,
Conquête digne d'elle & digne de ſon fils.
Medicis la reçut avec indifférence,
Sans paroître jouir du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſir, maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme accoutumée à de pareils preſens.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images !

La mort de Coligny, premices des horreurs,
N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs ;
D'un peuple d'assassins les troupes effrenées,
Par devoir & par zele, au carnage acharnées,
Marchoient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos freres sanglans ;
Guise étoit à leur tête & boüillant de colere,
Vengeoit sur tous les miens les manes de son pere.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Echauffoient les transports de leur zele inhumain ;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre, & marquoient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtez ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans, sous leurs toits embrasez,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasez ;
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux de carnage alterez,

Excitez par la voix des Prêtres ſanguinaires,
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs freres;
Et le bras tout ſoüillé du ſang des innocens,
Oſoient offrir à Dieu cet execrable encens.

O combien de héros indignement périrent!
Renel & Pardaillan chez les morts deſcendirent,
Et vous brave Guerchy, vous ſage Lavardin,
Digne de plus de vie, & d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette unit cruelle,
Plongea dans les horreurs d'une unit éternelle;
Marſillac, & Soubiſe au trépas condamnez,
Défendent quelque-tems leurs jours infortunez:
Sanglans, percez de coups & reſpirant à peine,
Juſqu'aux portes du Louvre, on les pouſſe, on les traîne;
Ils teignent de leur ſang ce palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce palais excitant la tempête,
Medicis à loiſir contemploit cette fête;
Ses cruels favoris d'un regard curieux,
Voïoient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux;

Et de Paris en feu les ruines fatales
Etoint de ces Héros les pompes triomphales.
Que dis-je, O crime! O honte! O comble de nos maux!
Le Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux,
Pourſuivant des proſcrits les troupes égarées,
Du ſang de ſes Sujets ſoüilloit ſes mains ſacrées,
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui,
Ce Roi, qui par ma bouche implore votre apui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frere,
A ce honteux carnage excitoit ſa colere.
Non, qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main;
Mais l'exemple du crime aſſiégeoit ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même étoit une foibleſſe.
Quelques-uns, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins tromperent les efforts.
De Caumont jeune enfant l'étonnante avanture,
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux pere accablé ſous le fardeau des ans,
Se livroit au ſommeil entre ſes deux enfans,
Un lit ſeul enfermoit & les fils & le pere;
Les meurtriers ardens qu'aveugloit la colere,

Sur eux à coups pressez enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées,
Il sait quand il lui plaît veiller sur nos années.
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frapé.
Un invisible bras armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers déroboit son enfance ;
Son pere à son côté sous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de son corps expirant ;
Et du peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faisois-je en ces affreux momens !
Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du Louvre & loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goutoint encore les charmes,
O nuit ! Nuit effriable ! O funeste sommeil !
L'appareil de la mort parut à mon réveil,
On avoit massacré mes plus chers domestiques,
Le sang de tous côtez inondoit mes portiques ;

Et je n'ouvris les yeux que pour envifager,
Les miens que fur le marbre on venoit d'égorger.
Les affaffins fanglans vers mon lit s'avancerent,
Leurs parricides mains devant moi fe leverent,
Je touchois au moment, qui terminoit mon fort,
Je prefentai ma tête & j'attendis la mort.
Mais foit qu'un vieux refpect pour le fang de leurs Maîtres,
Parlât encore pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Medicis l'ingénieux courroux,
Trouvât pour moi la mort un fuplice trop doux;
Soit qu'enfin s'affurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réferva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de fa part on m'aporta des fers.
Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en fuccombant ne perdit que la vie;
Sa liberté, fa gloire au tombeau le fuivit.
Vous fremiffez, Madame, à cet affreux recit;
Tant d'horreur vous furprend, mais de leur barbarie,
Je ne vous ai compté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de fon Louvre fatal,
Medicis à la France eut donné le fignal;

Tout imita Paris, la mort ſans réſiſtance,
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi.
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi,
Et des fleuves François les eaux enſanglantées,
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.




Canto: 3
de Troy filius pinx.
Carol. Dupuis sculp.



LA HENRIADE.

TROISIEME CHANT.

QUAND l'Arrèt des destins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautez permis un libre cours,
Et que des assassins fatiguez de leurs crimes,
Les glaives émoussez manquerent de victimes;
Le peuple dont la Reine avoit armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ses attentats.

Aiſément ſa pitié ſuccede à ſa furie.
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur,
Le remords devorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du Roi la funeſte culture,
N'avoit que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avoit point étouffé cette voix,
Qui juſques ſur le Trône épouvante les Rois.
Par ſa mere élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours.
Dieu déploïant ſur lui ſa vengeance ſevere,
Marqua ce Roi mourant du ſceau de ſa colere,
Et par ſon châtiment voulut épouvanter,
Quiconque à l'avenir oſeroit l'imiter.

Je le vis expirant. Cette image effraïante,
A mes ſens étonnez ſera toûjours préſente.
Son ſang à gros boüillons de ſon corps élancé,
Vengeoit le ſang François par ſes ordres verſé,
Il ſe ſentoit frappé d'une main inviſible ;
Et le peuple étonné de cette fin terrible,

Plaignit un Roi ſi jeune & ſitôt moiſſonné ;
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettoit à la France,
D'un Empire plus doux quelque foible eſpérance.

Soudain du fond du Nord au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint ſaiſir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frere infortuné le ſanglant héritage.
La Pologne en ce tems avoit, d'un commun choix,
Sur ſon Trône étranger placé l'heureux Valois :
Son nom plus redouté, que les plus puiſſans Princes,
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'eſt un poids bien péſant qu'un nom trop tôt fameux.
Valois ne ſoutint pas ce fardeau dangereux.
Reine, je parle ici ſans détour & ſans feinte,
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte ;
Et mon cœur, qui jamais n'a ſçu ſe déguiſer,
Prêt à ſervir Valois ne ſauroit l'excuſer.
Sa gloire avoit paſſé comme une ombre legere.
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.

On a vu plus d'un roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage.
Il est vaillant, mais foible, & moins roi que soldat ;
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flatant son indolence,
De son cœur à leur gré gouvernoient l'inconstance ;
Au fond de son palais, avec lui renfermez,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimez,
Ils dictoient par sa voix leurs volontez funestes,
Des tresors de la France ils dissipoient les restes ;
Et le peuple accablé, poussant de vains soupirs,
Gémissoit de leur luxe & païoit leurs plaisirs.

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressoit l'Etat du fardeau des subsides,
On vit paroître Guise ; & le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant :
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son pere,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,

Qui mieux que la vertu ſçait règner ſur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.
Nul ne ſçut mieux que lui le grand art de ſéduire,
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſçut mieux cacher, ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, imperieux, mais ſimple & populaire,
Des peuples en public il plaignoit la miſere,
Déteſtoit des impots le fardeau rigoureux;
Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux;
Souvent il prévenoit la timide indigence,
Ses bienfaits dans Paris annonçoient ſa preſence:
Il ſavoit captiver les Grands qu'il haïſſoit;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſoit;
Téméraire en ſes vœux, ſouple en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
Connoiſſant les périls, & ne redoutant rien;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoïen.
Quand il eut quelque-tems eſſaïé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement,
Du trône de ſon Roi briſer le fondement.

Il forma dans Paris cette ligue funeste,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste ;
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grands,
Engraissé de carnage & fertile en tirans.
La France dans son sein vit alors deux Monarques.
L'un n'en possedoit plus que les frivoles marques ;
L'autre portant par tout l'espérance & l'effroi,
A peine avoit besoin du vain titre de roi.

Valois se réveilla du sein de son yvresse.
Ce bruit, cet apareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis :
Mais du jour importun ses regards éblouïs,
Ne distinguerent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondoient sur sa tête ;
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & se rejettant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
Je lui restois encore, & tout prêt de périr,
Il n'avoit plus que moi qui pût le secourir ;

Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras ſans balancer voloit à ſa défenſe:
J'offrois à ſa foibleſſe un néceſſaire appui ;
Je voulois le ſauver, ou me perdre avec lui.
Mais Guiſe trop habile & trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeoit à nous détruire:
Que dis-je, il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui le pouvoit ſauver.
De la Religion le pretexte ordinaire,
Fut un voile honorable à cet affreux miſtere.
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repreſentoit le culte de leurs peres ;
Les derniers attentats des ſectes étrangeres ;
Me peignoit ennemi de l'Egliſe & de Dieu ;
Il porte, diſoit-il, ſes erreurs en tout lieu ;
Il ſuit d'Eliſabeth les dangereux exemples ;
Sur vos temples détruits il va fonder ſes temples ;
Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels.
Tout le peuple à ces mots trembla pour ſes autels.
Juſqu'au Palais du Roi l'allarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignoit d'en être épouvantée,

Vient de la part de Rome annoncer à son Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Helas ! le Roi trop foible obéit sans murmure,
Et lorsque je volois pour vanger son injure;
J'aprens que mon beau-frere, à la Ligue soumis,
S'unissoit, pour me perdre, avec ses ennemis,
De Soldats malgré lui couvroit déja la terre,
Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plaignis sa foiblesse, & sans rien ménager,
Je courus le combatre au lieu de le vanger;
De la Ligue, en cent lieux, les villes allarmées,
Contre moi dans la France enfantoient des armées;
Joyeuse, avec ardeur, venoit fondre sur moy,
Ministre impétueux des foiblesses du Roy.
Guise dont la prudence égaloit le courage,
Dispersoit mes amis, leur fermoit le passage.
D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hasards.
L'Arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cause, en ce jour, protégea la justice.

Je combattis Joyeuſe, il fut vaincu, mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras;
Et ma brave nobleſſe, à vaincre accoutumée,
Diſſipa devant moi cette innombrable armée.

De tous les favoris qu'idolatroit Valois,
Qui flatoient ſa moleſſe, & lui donnoient des loix,
Joyeuſe né d'un ſang chez les François inſigne,
D'une faveur ſi haute étoit le moins indigne:
Il avoit des vertus, & ſi de ſes beaux jours,
La Parque en ce combat n'eût abregé le cours;
Sans doute, aux grands emplois ſon ame accoutumée,
Auroit de Guiſe un jour atteint la renommée.
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'Amour,
Il n'eût à m'oppoſer qu'un aveugle courage,
Dans un chef orgueilleux, dangereux avantage:
Mille jeunes guerriers attachez à ſon ſort,
Du ſein des voluptez s'avançoient à la mort.
Cent chifres amoureux, gages de leurs tendreſſes,
Traçoient ſur leurs habits les noms de leurs maitreſſes;

Leurs armes éclatoient du feu des diamans,
De leurs bras énervez frivoles ornemens ;
Ardens, tumultueux, privez d'expérience,
Ils portoient aux combats leur ſuperbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre, ils s'avançoient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappoit leur vûe.
Mon armée en ſilence à leurs yeux étendue,
N'offroit de tous côtez que farouches ſoldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumez au ſang & couverts de bleſſures,
Leur fer & leurs mouſquets compoſoient leurs parures.
Comme eux, vétu ſans pompe, armé de fer, comme eux,
Je conduiſois aux coups leurs eſcadrons poudreux ;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſez,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſez :
A regret dans leur ſein j'enfonçois cette épée,
Qui du ſang Eſpagnol eut été mieux trempée.
Il le faut avoüer, parmi ces Courtiſans,
Que moiſſonna le fer, en la fleur de leurs ans,

Aucun ne fut percé, que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poſte & tous inébranlables,
Ils voïoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux ſans reculer d'un pas.
Des Courtiſans François, tel eſt le caractere,
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos, ils volent aux hazards,
Vils flateurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Mais pourquoi rapeller cette triſte victoire?
Que ne puis-je plûtôt ravir à la mémoire,
Des ſuccès trop heureux déplorez tant de fois!
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des François;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes;
Et mes Lauriers ſanglans ſont baignez de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir,
L'abime dont Valois vouloit en vain ſortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace,
Paris fut moins ſoumis, la Ligue eut plus d'audace;
Il eut même à ſouffrir pour comble de douleur,
Et la gloire de Guiſe & ſon propre malheur.

Guiſe dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes alliez ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris,
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutelaire.
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui toûjours inſultant à ce Prince abbatu,
Sembloit l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus foible courage.
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage ;
Il voulut d'un ſujet reprimant la fierté,
Eſſaïer dans Paris ſa foible autorité.
Il n'en étoit plus tems, la tendreſſe & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte:
Son peuple audacieux prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un Tiran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les allarmes,
Tout Bourgeois eſt Soldat, tout Paris eſt en armes ;
Mille ramparts naiſſants qu'un inſtant a formez,
Menacent de Valois, les Gardes enfermez.

Guiſe tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitoit du peuple, ou retenoit la rage,
De la ſédition gouvernoit les reſſorts,
Et faiſoit à ſon gré mouvoir ce vaſte corps.
Tout le peuple au Palais couroit avec furie,
Si Guiſe eut dit un mot, Valois étoit ſans vie:
Mais lorſque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler,
Et des mutins lui même arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa par pitié le pouvoir de la fuite;
Enfin Guiſe attenta, quel que fut ſon projet,
Trop peu pour un Tiran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pu forcer ſon monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfraindre.
Guiſe en ſes grands deſſeins, dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenſer à demi,
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montoit au Trône, il marchoit au ſupplice:
Enfin maître abſolu d'un peuple revolté,
Le cœur plein d'eſperance & de témérité,
Apuïé des Romains, ſecouru des Iberes,
Adoré des François, ſecondé de ſes freres.

Ce ſujet orgueilleux crut ramener ces temps,
Où de nos premiers Rois les lâches deſcendans,
Déchus preſque en naiſſant de leur pouvoir ſuprême,
Sous un froc odieux cachoient leur Diadême ;
Et dans l'ombre d'un Cloître en ſecret gémiſſans,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs Tirans.

Valois, qui cependant différoit ſa vengeance,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France :
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats,
On propoſa des loix qu'on n'executa pas ;
De mille Députez l'éloquence ſterile,
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de conſeils l'effet le plus commun,
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un.
Au milieu des Etats Guiſe avec arrogance,
De ſon Prince offenſé vint braver la préſence,
S'aſſit auprès du Trône & ſûr de ſes projets,
Crut dans ſes Députez voir autant de Sujets.
Déja leur troupe indigne à ſon Tiran vendüe,
Alloit mettre en ſes mains la puiſſance abſolüe ;

Lorſque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger & rêgner.
Son Rival chaque jour ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſoit ſa colere;
Ne ſoupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté.
Son deſtin l'aveugloit, ſon heure étoit venue,
Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vue;
De cent coups de poignard indignement percé,
Son orgueil en mourant ne fut point abaiſſé;
Et ce front, que Valois craignoit encor peut-être,
Tout pâle & tout ſanglant ſembloit braver ſon maître.
C'eſt ainſi que mourut ce Sujet tout puiſſant,
De vices, de vertus, aſſemblage éclatant;
Valois, dont il ravit l'autorité ſuprême,
Le ſouffrit lâchement & s'en vengea de même.

Bientôt ce bruit affreux ſe répand dans Paris,
Le peuple épouvanté remplit l'air de ſes cris,
Les vieillards déſolez, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guiſe embraſſer les ſtatues.

Tout Paris croit avoir en ce pressant danger,
L'Eglise à soutenir, & son pere à venger ;
De Guise au milieu d'eux le redoutable frere,
Maîenne à la vengeance anime leur colere,
Et plus par intérêt, que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Maïenne dès long-tems nourri dans les allarmes,
Sous le superbe Guise avoit porté les armes ;
Il succede à sa gloire ainsi qu'à ses desseins,
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette Grandeur sans borne, à ses desirs si chere,
Le console aisément de la perte d'un frere ;
Il servoit à regret, & Maïenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Maïenne a, je l'avoue, un courage héroïque,
Il sait, par une heureuse & sage Politique,
Réünir sous ses loix mille esprits différens,
Ennemis de leur Maître, esclaves des Tirans.
Il connoit leurs talents, il sait en faire usage ;
Souvent du malheur même il tire un avantage.

Guiſe avec plus d'eclat éblouiſſoit les yeux,
Fut plus grand, plus heros, mais non plus dangereux.
Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance.
Je ne vous céle point que je crains ſa prudence.
Mais pour le jeune Aumale, au cœur préſomptueux,
Quoy qu'on vante à Paris ſes exploits belliqueux,
Quoy qu'il ſoit du parti le bouclier terrible,
Qu'il ait, juſqu'a préſent, le titre d'invincible,
Qu'il ſoit un autre Guiſe, un Dieu dans les combats;
Il n'a que du courage, & je ne le crains pas.

Cependant des Flamans l'oppreſſeur politique,
Ce tiran, décoré du nom de *Catholique*
Ce Roy, dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce Roy votre ennemy, mais plus encor le mien,
Philippe, de Mayenne embraſſant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle;
Et Rome, qui devoit étouffer tant de maux,
Rome de la diſcorde allume les flambeaux;
Celui qui des Chrétiens ſe dit encor le pere,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.

Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin Roi ſans Sujets, pourſuivi, ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance.
Il m'a cru généreux & ne s'eſt point trompé.
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colere;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frere;
Mon devoir l'ordonnoit, j'en ai ſubi la loi,
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans otage,
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage;
Venez mourir ou vaincre aux ramparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits:
Je ne me flate point d'avoir pû dans ſon ame,
Verſer par mon exemple une ſi belle flâme;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu,
Il gémit du repos qui l'avoit abatu;
Valois avoit beſoin d'un deſtin ſi contraire,
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt néceſſaire.

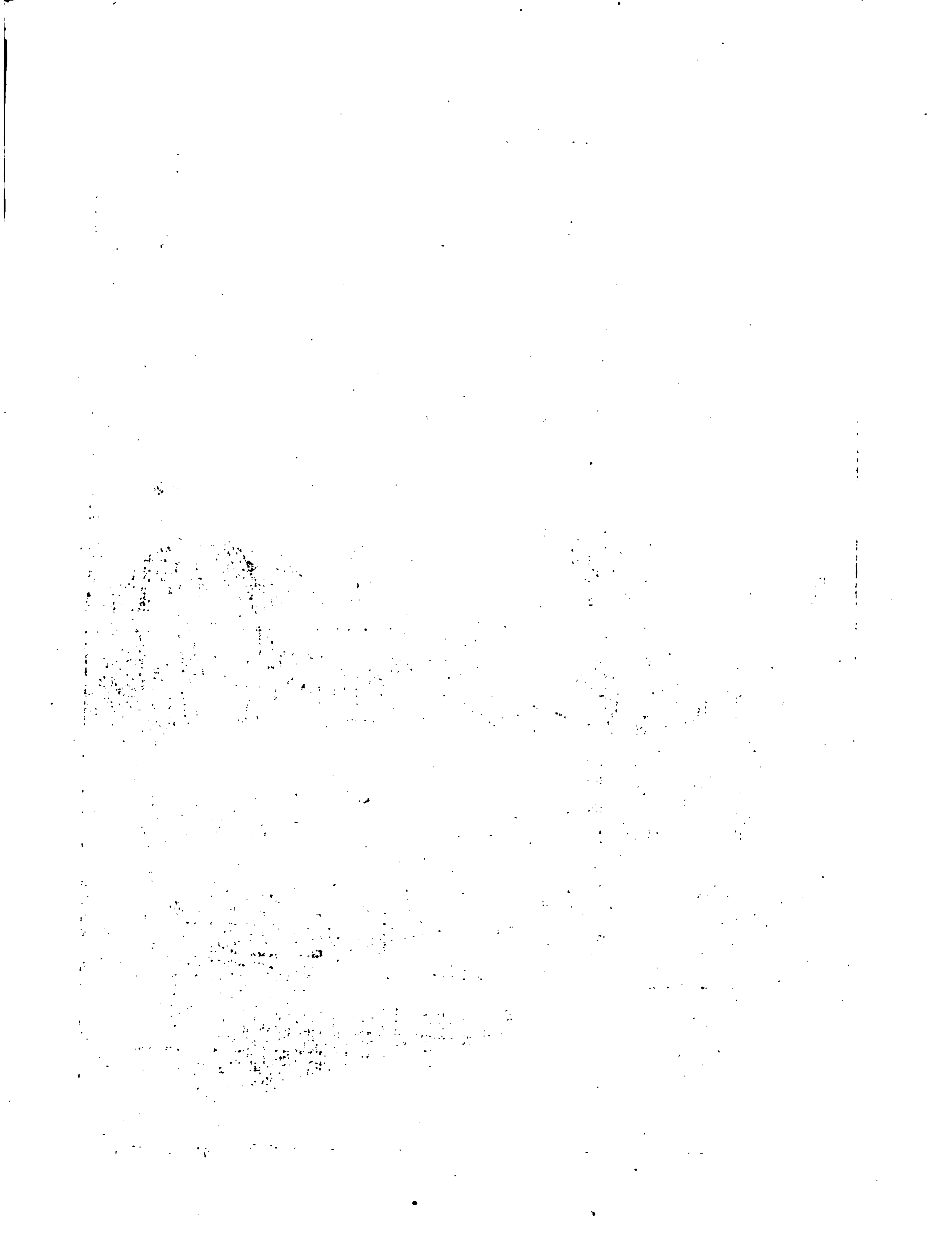
Tels étoient de Henry les ſinceres diſcours.
Des Anglois cependant il preſſe le ſecours;

Déja du haut des murs de la Ville rebelle,
La voix de la Victoire en ſon Camp le rappelle.
Mille jeunes Anglois vont bientôt ſur ſes pas,
Fendre le ſein des mers, & chercher les combats.
  Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance,
A des fiers Caſtillans confondu la prudence,
Et qui ne croïoit pas, qu'un indigne deſtin,
Dût flétrir les lauriers, qu'avoit cueillis ſa main.
  Henri ne l'attend point, Henri que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à ſon départ s'apprête.
Allez, luy dit la Reine, allez digne Heros,
Mes Guerriers ſur vos pas traverſeront les flots,
Ce n'eſt point votre Roi, c'eſt vous, qu'ils veulent ſuivre,
A vos ſoins génereux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter, que pour vous ſecourir;
Formez par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils aprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bientôt la Ligue expirer ſous vos coups.
L'Eſpagne ſert Maïenne, & Rome eſt contre vous,
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez qu'un grand homme,
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des Nations venger la liberté;
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.
Philippe de ſon pere héritier tirannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Diviſant ſes voiſins, pour leur donner des fers,
Du fond de ſon Palais croit dompter l'Univers.
Sixte au Trône élevé du ſein de la pouſſiere,
Avec moins de puiſſance a l'ame encore plus fiere;
Le Paſtre de Montalte eſt le rival des rois,
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple Diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des puiſſans, des foibles oppreſſeur,
Dans Londres, dans ma Cour il a formé des brigues,
Et l'Univers qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oſérent s'élever;
L'un combatant en vain l'Anglois & les orages,
Fit voir à l'Océan ſa fuite & ſes naufrages;
Du ſang de ſes Guerriers ce bord eſt encor teint;
L'autre ſe tait dans Rome, & m'eſtime & me craint.

Suivez donc, à leurs yeux, vôtre noble entreprise.
Si Maïenne est vaincu, Rome sera soumise;
Vous seul pouvez regler sa haine ou ses faveurs;
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
C'est à vous d'allumer, ou d'éteindre sa foudre.







N. Vleughels in. N. Tardieu Sculp.



Dessiné par Micheux. Gravé par DePoilly

LA HENRIADE.

CHANT QUATRIEME.

TANDIS que pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et péſant, à loiſir, de ſi grands interets,
Ils épuiſoient tout-deux la ſcience profonde,
De combattre, de vaincre, & de régir le monde ;
La Seine avec effroy voit, ſur ſes bords ſanglants,
Les drapeaux de la ligue abandonnez aux vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquietude,
Du deſtin des combats craignoit l'incertitude.
A ſes deſſeins flotants, il falloit un appuy ;
Il attendoit Bourbon, ſûr de vaincre avec luy.
Par ces retardements les Ligueurs s'enhardirent.
Des portes de Paris leurs Légions ſortirent.
Le ſuperbe d'Aumale, & Nemours, & Briſſac
Elbeuf, & Boiſdauphin, Bouflers, & Canillac,
D'un coupable parti défenſeurs intrépides,
Epouvantoient Valois de leurs ſuccès rapides. :
Et ce Roy trop ſouvent ſujet au repentir
Regrettoit le Heros, qu'il avoit fait partir.

Parmi ces combatants, ennemis de leur maitre,
Un frere de Joyeuſe oſa longtemps paroitre.
Ce fut lui, que Paris vit paſſer tour à tour,
Du ſiecle au fond d'un cloitre, & du cloître à la cour ;
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe, & la haire.
Du pied des ſaints autels arroſez de ſes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs ;
Et plongea, dans le ſang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avoit conſacrée.

Mais de tant de Guerriers, ſi fiers, ſi dangereux,
Celui qui merita l'éloge malheureux,
D'avoir plus ébranlé l'autorité royale,
Ce fut vous, jeune prince, impétueux d'Aumale;
Vous, né du ſang Lorrain, ſi fécond en Heros;
Vous, ennemi des rois, des loix, & du repos.
La fleur de la nobleſſe en tout temps l'accompagne:
Avec eux, ſans relâche, il fond dans la campagne,
Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris portant par tout la guerre,
Du ſang des aſſiegeants ſon bras couvroit la terre.
Dans un de ces combats, de ſa gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avoit penetré.
La nuit & la ſurpriſe augmentoient les allarmes.
Tout plioit, tout trembloit, tout cedoit à ſes armes.
Cet orageux torrent prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux alloit tout inonder.
Soudain, pareil aux feux dont l'éclat fend la nüe,
Henri vole à Paris, d'une courſe imprévüe.
Il arrive, il combat, il change les deſtins:
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.

Vers ſon indigne cloitre on voit s'enfuir Joyeuſe.
Au milieu des mourants tombe le fier Saveuſe.
Bouflers où courez vous, trop jeune audacieux,
Ne cherchez point la mort, qui s'avance à vos yeux,
Reſpectez de Henry la valeur invincible.
Mais il tombe déja ſous cette main terrible,
Ses beaux yeux ſont noïez dans l'ombre du trépas,
Et ſon ſang, qui le couvre, efface ſes appas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclorre,
Des baiſers du Zephire, & des pleurs de l'Aurore,
Tombe aux premiers efforts de l'orage & des vents,
Dont le ſoufle ennemi vient ravager les champs.
En vain le fier d'Aumale arrête ſur ces rives,
Des ſiens épouvantez les troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats.
La voix du grand Henry précipite leurs pas:
De ſon front menacant la terreur les renverſe,
Leur chef les réünit, la crainte les diſperſe.
D'Aumale eſt avec eux dans leur fuite entrainé,
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe, & roule un rocher, qui menaçoit les nues.

Mais que dis-je, il s'arrête, il montre aux aſſiegeants,
Il montre encor ce front redouté ſi long temps.
Des ſiens qui l'entrainoient, fougueux il ſe dégage,
Honteux de vivre encor il revole au carnage.
Il arrête un moment ſon vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bientot il eſt environné.
La Mort alloit punir ſon audace fatale;
La Diſcorde le vit, & trembla pour d'Aumale,
La barbare qu'elle eſt, a beſoin de ſes jours.
Elle s'elance en l'air, & vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe, au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au Trepas, qu'accompagne l'Horreur
Et dont la vüe inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Diſcorde inexorable,
Pour la premiere fois tu parus ſecourable.
Tu ſauvas un Heros, tu prolongeas ſon ſort.
De cette même main miniſtre de la mort,
De cette main barbare, acoutumée au crime,
Qui jamais juſques là n'epargna ſes victimes,
Elle entraine d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant couvert de coups, qu'il n'avoit point ſentis.

Elle applique à ſes maux une main ſalutaire.
Elle étanche ce ſang répandu pour luy plaire.
Mais tandis qu'a ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur;
Tel ſouvent un tiran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle;
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.

Henry ſçait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage,
Des momens dans la guerre il connoit tout le prix,
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris;
Il veut que les aſſauts ſuccedent aux batailles,
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles;
Valois plein d'eſperance & fort d'un tel appui,
Donne aux Soldats l'exemple & le reçoit de lui;
Il ſoutient les travaux, il brave les allarmes,
La peine à ſes plaiſirs, le péril à ſes charmes.
Tous les Chefs ſont unis, tout ſuccede à leurs vœux,
Et bientôt la Terreur, qui marche devant eux,

Des aſſiegez trembans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus, alloit briſer leurs portes.
Que peut faire Maïenne en ce péril preſſant ?
Maïenne a pour ſoldats un peuple gémiſſant;
Ici la fille en pleurs lui redemande un pere,
Là le frere effraïé pleure au tombeau d'un frere,
Chacun plaint le preſent & craint pour l'avenir,
Ce grand corps allarmé ne peut ſe réünir;
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir, ou ſe rendre,
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre.
Tant le foible vulgaire avec légéreté,
Fait ſucceder la peur à la témérité.
Maïenne en fremiſſant voit leur troupe éperdue,
Cent deſſeins partageoient ſon ame irréſolue,
Quand ſoudain la diſcorde aborde ce Héros,
Fait ſifler ſes ſerpens & lui parle en ces mots.
Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi nourri ſous mes yeux & formé ſous mes loix,
Entens ta protectrice & reconnois ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécile & volage,
Dont un foible malheur a glacé le courage;

Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains,
Tu les verras bientôt ſecondant nos deſſeins ;
De mon fiel abreuvez à mes fureurs en proïe,
Combatre avec audace & mourir avec joïe.

La Diſcorde auſſitôt plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les François, le trouble & les allarmes,
Preſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes.
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté,
Les épics renverſez ſur la terre languiſſent,
Le Ciel s'en obſcurcit, les Aſtres en pâliſſent,
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effraïez.

Un tourbillon la porte à ces rives fecondes,
Que le Tibre enrichit du tribut de ſes ondes.

Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels,
Rome jadis ſon temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les tems maîtreſſe de la terre.

Par le ſort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs Trônes ſanglans enchaîner tous les Rois.
L'Univers fléchiſſoit ſous ſon aigle terrible,
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible,
Elle a ſû, ſous ſon joug, aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs,
Ses avis font ſes loix, ſes decrets ſont ſes armes.
Près de ce Capitole où régnoint tant d'allarmes ;
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife eſt aſſis au Trône des Ceſars,
Des Prêtres fortunez foulent d'un pied tranquille,
Les Tombeaux des Catons & la cendre d'Emile,
Le Trône eſt ſur l'Autel, & l'abſolu pouvoir,
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'encenſoir.
Là Dieu même a fondé ſon égliſe naiſſante,
Tantot perſecutée, & tantot triomphante :
Là ſon premier apôtre avc la verité
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque temps l'imiterent,
D'autant plus reſpectez, que plus ils s'abaiſſerent.
Leur front d'un vain eclat n'étoit point revêtu
La pauvreté ſoutint leur auſtere vertu.

Et jaloux des ſeuls biens qu'un vray chretien déſire,
Du fonds de leur chaumiere ils voloient au martire.
Le temps qui cõrrompt tout, changea bientot leurs mœurs.
Le ciel pour nous punir, leur donna des grandeurs,
L'Egliſe dès ce jour puiſſante & profanée
Aux conſeils des méchants ſe vit abandonnée ;
La trahiſon, le meurtre, & l'empoiſonement,
De ſes fauſſes grandeurs fut l'affreux fondement.
Les Lieutenants du chriſt au ſein du ſanctuaire
Plaçerent ſans rougir l'inceſte & l'adultere,
Et Rome qu'opprimoit leur empire odieux
Sous ces tirans ſacrez regretta ſes faux dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes,
Sous des dehors plus doux la cour cacha ſes crimes.
La décence y regna ; le conclave eüt ſes loix.
La vertu la plus pure y brilla quelque fois.
Des urſins dans nos jours a merité des temples.
Mais d'un tel ſouverain la terre a peu d'exemples.
Et l'égliſe a compté depuis plus de mille ans,
Peu de paſteurs ſans tache, & baucoup de tirans.
Sixte alors etoit Roy de l'Egliſe & de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand homme.

Il ſuffit d'etre faux, auſtere, & redouté,
Au rang des plus grands rois Sixte ſera compté.
Il devoit ſa grandeur à quinze ans d'artifiçes,
Il ſut cacher quinze ans, ſes vertus, & ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il bruloit d'obtenir
Et s'en fit croire indigne, afin d'y parvenir.
Sous le puiſſant abry de ſon bras deſpotique
Au fonds du vatican regnoit la Politique,
Fille de l'interêt & de l'ambition,
Dont nâquirent la fraude & la ſeduction.
Ce Monſtre ingénieux en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis paroit ſimple & tranquille ;
Ses yeux creux & perçans ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots ;
Par cent déguiſemens à toute heure elle abuſe,
Les regards ébloüis de l'Europe confuſe,
Toujours l'autorité lui prête un prompt ſecours,
Le menſonge ſubtil régne en tous ſes diſcours,
Et pour mieux déguiſer ſon artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la Verité même.

A peine la Diſcorde avoit frapé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air miſterieux ;

Avec un ris malin la flate, la careſſe,
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de triſteſſe,
Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les peuples ſéduits me préſentoient leurs vœux,
Où la crédule Europe à mon pouvoir ſoumiſe,
Confondoit dans mes loix, les loix de ſon Egliſe.
Je parlois & ſoudain les Rois humiliez,
Du Trône en fremiſſant décendoient à mes pieds ;
Sur la terre à mon gré ma voix ſouffloit les guerres,
Du haut du Vatican je lançois les tonnerres.
Je tenois dans mes mains la vie & le trépas ;
Je donnois, j'enlevois, je rendois les Etats.
Cet heureux tems n'eſt plus. Le Sénat de la France,
Eteint preſque en mes mains, les foudre que je lance ;
Plein d'amour pour l'Egliſe & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur ;
C'eſt lui qui le premier démaſquant mon viſage,
Venge la verité dont j'empruntois l'image ;
Que ne puis-je, o Diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui même, ou du moins le punir ;
Allons qu'à tes flambeaux je rallume ma foudre,
Que le Trône François tombe réduit en poudre ;

Que nos poiſons unis infectent l'Univers,
Elle dit & ſoudain s'élance dans les airs.

Ces Monſtres à l'inſtant pénétrent un azile,
Où la Religion ſolitaire, tranquille,
Sans pompe & ſans éclat, belle de ſa beauté,
Paſſoit dans la priere & dans l'humilité,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune
De ceux, qui ſous ſon nom n'aiment que la fortune.
Son ame pour Henry brûloit d'un ſaint amour;
Cette fille des Cieux ſait, qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes Autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros magnanime:
Elle l'en croïoit digne, & ſes ardens ſoupirs,
Hatoient cet heureux tems, trop lent pour ſes deſirs.
Soudain la Politique & la Diſcorde impie,
Surprennent en ſecret leur Auguſte ennemie;
Sur ſon modeſte front, ſur ſes charmes divins,
Ils portent ſans frémir, leurs ſacrileges mains,
Prennent ſes vêtemens, & fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrez ornent leur tête impure;

C'en eſt fait & déja leurs malignes fureurs,
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.

D'un air inſinuant, l'adroite Politique,
Penetre au vaſte ſein de la Sorbonne antique;
Elle y voit à grands flots acourir ces Docteurs,
De la vérité ſainte éclairez défenſeurs,
Qui des peuples Chrétiens, arbitres & modéles,
A leur culte attachez, à leur Prince fideles,
Conſervoient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toûjours impénétrable aux fleches de l'Erreur.
Qu'il eſt peu de vertu, qui réſiſte ſans ceſſe !
Du Monſtre déguiſé la voix enchantereſſe,
Ebranle leurs eſprits, par ſes diſcours flateurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs,
Par l'éclat d'une mitre elle ébloüit leur vûe :
De l'avare en ſecret la voix lui fut vendue;
Par un éloge adroit le ſavant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la verité :
Menacé par ſa voix le foible s'intimide.
On s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide,

Parmi les cris confus, la diſpute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la Verité s'enfuit,
On briſe les liens de cette obéïſſance,
Qu'aux enfans des Capets avoit juré la France.
La Diſcorde auſſitôt, de ſa cruelle main,
Trace en lettres de ſang ce Decret inhumain.

Soudain elle s'envole & d'Egliſe en Egliſe,
Annonce aux factieux cette grande entrepriſe.
Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François,
Dans les Cloîtres ſacrez, fait entendre ſa voix;
Elle apelle à grands cris tous ces ſpectres auſteres,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires,
De la Religion reconnoiſſez les traits,
Dit elle, & du très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi, qui viens à vous, c'eſt moi, qui vous apelle,
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même, en la mienne eſt remis;
Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos temples,
Allez d'un zele ſaint répandre les exemples,

Aprenez aux François, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu, que d'attaquer leur Roi ;
Songez que de Levi la famille ſacrée,
Du Miniſtere ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.
Que dis-je où ſont ces temps, où ſont ces jours proſperes,
Où j'ay vu les François maſſacrez par leurs freres ?
C'étoit vous prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras.
Coligny par vous ſeuls a reçu le trepas.
J'ay nagé dans le ſang ; que le ſang coule encore.
Montrez vous, inſpirez ce peuple qui m'adore.
Venez... au même inſtant il donne le ſignal.
Tous ſont empoiſonez de ſon vénin fatal.
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle.
L'étendart de la croix paroit au milieu d'elle.
Ils chantent, & leurs cris devots & furieux
Semblent à leur revolte aſſocier les cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprecations aux prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbecilles ſoldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;

Une lourde cuiraſſe à couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice,
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Maïenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret & tout haut l'autoriſe;
Il ſait combien le peuple avec ſoumiſſion,
Confond le fanatiſme & la Religion;
Il conoit ce grand art, aux Princes néceſſaire,
De nourrir la foibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale, enfin, il aplaudit,
Le ſage s'en indigne & le ſoldat en rit;
Mais le peuple excité juſques aux cieux envoïe
Des cris d'emportement, d'eſpérance & de joïe;
Et comme à ſon audace a ſuccedé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur;
Ainſi l'Ange des mers ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.
La diſcorde choiſit ſeize ſéditieux,
Signalez par le crime entre les factieux,

Miniſtres inſolens de leur Reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle,
L'Orgueil, la Trahiſon, la Fureur, le Trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas,
Nez dans l'obſcurité, nouris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe,
Et juſques ſous le daix par le peuple portez,
Maïenne en fremiſſant les voit à ſes côtez;
Des jeux de la diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.

Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Themis réſiſtoit ſeule à la contagion,
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſperance,
Rien n'avoit dans ſes mains fait pancher ſa balance;
Son Temple étoit ſans tache & la ſimple Equité,
Auprès d'elle en fuïant, cherchoit ſa ſureté.
Il eſt dans ce S. Temple un Senat vénerable,
Propice à l'Innocence, au Crime redoutable,
Qui des loix de ſon Prince & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple & lui;

Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance,
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition,
Il haït la Tirannie & la Rebellion ;
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage,
Et pour nos Libertez toujours prompt à s'armer,
Connoit Rome, l'honore, & la ſait réprimer.

De ces ſeize Tirans l'inſolente Cohorte,
Du Temple de Themis environne la porte,
On voïoit a leur tête un vil Gladiateur,
Monté par ſon audace à ce coupable honneur ;
Il s'avance au milieu de l'Auguſte Aſſemblée,
Par qui des Citoïens la fortune eſt reglée.

Magiſtrats, leur dit-il, qui tenez au Senat,
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
Le peuple aſſez long-tems opprimé par vous même,
Vous inſtruit par ma voix, de ſes ordres ſuprêmes,
Las du joug des Capets, qui l'ont tirranniſé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abuſé ;
Je vous défends ici d'oſer les reconnoître ;
Songez que deſormais le peuple eſt vôtre maître,

Obéïssez... Ces mots prononcez fierement,
Portent dans les esprits un juste étonnement.
Le Senat indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble silence.
La Ligue audacieuse en fremit de fureur;
Elle avoit tout séduit hors ce Senat vengeur.
Cette fermeté rare est pour elle un outrage.
Le grand Harlai sur-tout est l'objet de sa rage;
Cet organe des loix si terrible aux pervers,
Par ceux qu'il doit punir, se voit chargé de fers.
On voit auprés de lui les Chefs de la Justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi, qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tirans, leurs génereuses mains.

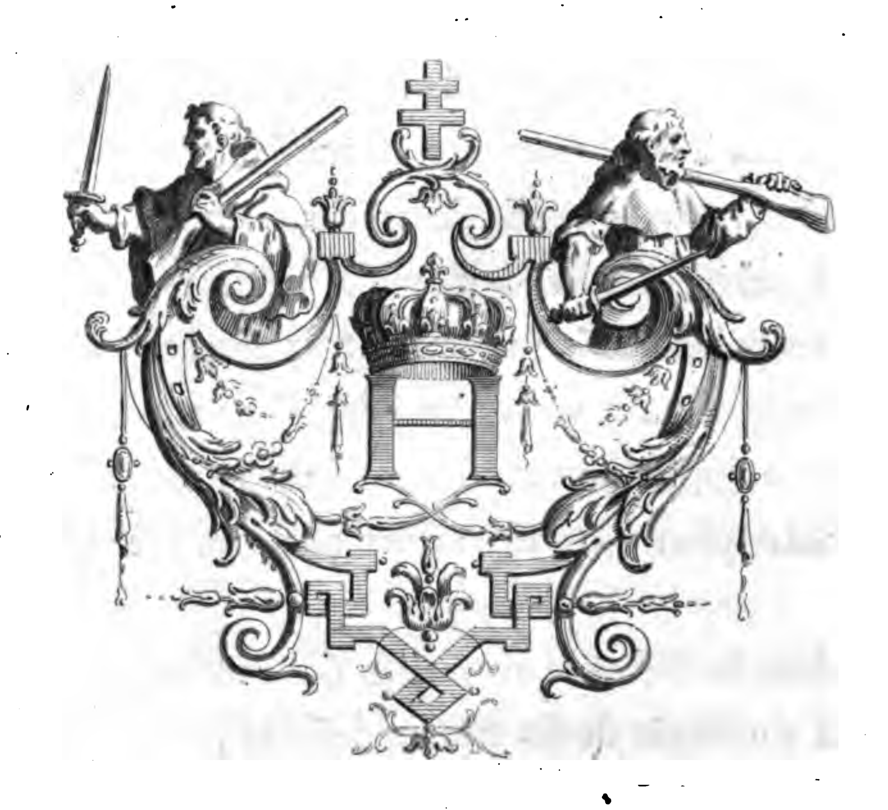
Muse, redites moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces Héros, qu'opprima la Licence;
Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul,
Amelot, Blancmenil, & vous jeune Longueil.
En qui le rare esprit tint lieu d'experience,
Et dont l'ame intrepide egala la prudence.

Tout le Senat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe eſt mené,
* Dans cet affreux Château, Palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.
Ainſi ces factieux ont changé tout l'Etat.
Il n'eſt plus de Sorbonne, il n'eſt plus de Senat;
En eſt-ce aſſez enfin pour leur rage inſolente?
Ciel, ô! Ciel, Quel objet à mes yeux ſe preſente!
Qui ſont ces Magiſtrats, que la main d'un boureau
Par l'ordre des Tirans précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes.
Briſſon, Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas.
Manes trop génereux, vous n'en rougiſſez pas,
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire.
Et qui meurt pour ſon Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Diſcorde au milieu des mutins,
S'aplaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins;
D'un air fier & content ſa cruauté tranquile,
Contemple les effets de la Guerre Civile,

* La Baſtille.

Dans ces murs tous ſanglans des peuples malheureux,
Unis contre leur Prince, & diviſez entr'eux,
Jouets infortunez des fureurs inteſtines,
De leur triſte Patrie avançant les ruïnes,
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, & les morts.



Canto: 5





LA HENRIADE.

CHANT CINQUIEME.

CEPENDANT s'avançoient ces machines mortelles,
Qui portoient dans leur ſein la perte des rebelles ;
Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroïoient leurs ramparts.
Les Seize & leur courroux, Maïenne & ſa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche inſolence,

Des Docteurs de la loi les ſcandaleux diſcours,
Contre le Grand Henry n'étoient qu'un vain ſecours ;
La victoire à grands pas s'aprochoit ſur ſes traces,
Sixte, Philippe, Rome, éclatoient en menaces ;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers :
Ses foudres impuiſſans ſe perdoient dans les airs.
Et du vieux Caſtillan la lenteur ordinaire
Privoit les aſſiegez d'un ſecours néceſſaire.
Ses Soldats dans la France errants de tous côtez,
Sans ſecourir Paris, deſoloient nos Citez.
Le perfide attendoit que la Ligue épuiſée,
Pût offrir à ſon bras une conquête aiſée :
Et l'apui dangereux de ſa fauſſe amitié,
Leur préparoit un maître au lieu d'un allié ;
Lorſque d'un furieux la main déterminée,
Sembla pour quelque-tems changer la deſtinée.

Vous, des murs de Paris tranquiles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, ſi ma main retrace à la mémoire,
De vos ayeux ſéduits la criminelle hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous,
Votre amour pour vos Rois les a reparez tous.

L'Eglise a de tout tems produit des solitaires,
Qui rassemblez entr'eux sous des règles severes,
Et distinguez en tout du reste des mortels,
Se consacroient à Dieu par des vœux solemnels.
Les uns sont demeurez dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde.
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auroient pû servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires;
Mais souvent enivrez de ces talens flâteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un païs s'est plaint de leurs intrigues.
Ainsi chez les humains par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vu long-tems leur gloire en Espagne établie;
Et de l'obscurité des plus humbles Emplois,
Ont passé tout-à-coup dans les Palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance,
Cet ordre si fameux fleurissoit dans la France.

Protegé par les Rois, paiſible, heureux enfin,
Si le traître Clement n'eût été dans ſon ſein.

Clement dans la retraite avoit dès ſon jeune âge,
Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage.
Eſprit foible, & crédule en ſa dévotion,
Il ſuivoit le torrent de la rébellion ;
Sur ce jeune inſenſé la diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints Autels,
Il fatiguoit les Cieux de ſes vœux criminels.
On dit que tout ſoüillé de cendre & de pouſſiere,
Un jour il prononça cette horrible priere.

Dieu protecteur des Rois, Dieu vengeur des Tirans,
Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans,
Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriſer le meurtre, & benir les parjures ?
Grand Dieu ! Par tes fleaux c'eſt trop nous éprouver.
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever.
Détourne loin de nous la mort & la miſere ;
Délivre nous d'un Roi donné dans ta colere ;

Viens, des Cieux enflâmez, abaiſſe la hauteur,
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur,
Deſcends, & d'une main de cent foudres armée,
Frape, écraſe à nos yeux leur ſacrilège armée,
Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la feüille, éparſe au gré des vents,
Et que ſauvez par toi, nos Ligueurs Catholiques
Sur leurs corps tous ſanglans t'adreſſent leurs Cantiques.

La Diſcorde attentive en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux & les porte aux enfers.
Elle amene à l'inſtant de ces royaumes ſombres,
Le plus cruel tiran de l'empire des ombres.
Il vient ; le *Fanatiſme* eſt ſon horrible nom.
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la deffendre, il cherche à la détruire;
Et receu dans ſon ſein, l'embraſſe & le déchire.
C'eſt luy qui dans Rabah ſur les bords de l'Arnon
Guidoit les deſcendants du malheureux Ammon,
Quand à Moloch leur Dieu des meres gémiſſantes
Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ferment inhumain.
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.

C'est luy qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigenie.
France dans tes forets il habita long-temps.
A l'affreux Teutâtes il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentoient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il crioit aux Payens,
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lors qu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise.
Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De Martirs qu'ils étoient, les fit persécuteurs.
Dans Londre il inspira ces peuples de Sectaires,
Trembleurs, Indépendants, Puritains, Unitaires.
Dans Madrid, dans Lisbonne il allume ces feux,
Ces buchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoïez par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foy de leurs ancestres.
Toujours il revétoit dans ses déguisemens,
Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens:
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.

L'audace & l'artifice en firent les aprêts.
Il emprunte de Guiſe & la taille & les traits,
De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paroître,
Le Tiran de l'Etat, & le Roi de ſon Maître,
Et qui toujours puiſſant, même après ſon trépas,
Traînoit encor la France à l'horreur des combats.
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête.
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête.
Son flanc même eſt percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut maſſacré dans Blois ;
Et la voix de ſon ſang qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois, & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre apareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le ſommeil,
Il vint trouver Clement au fond de ſa retraite.
La ſuperſtition, la cabale inquiete,
Le faux zèle enflâmé d'un couroux éclatant;
Veilloient tous à ſa porte & l'ouvrent à l'inſtant ;
Il entre ; & d'une voix majeſtueuſe & fiere,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta priere ;
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle & des vœux impuiſſans ?

Au Dieu que ſert la Ligue, il faut d'autres offrandes,
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith autrefois pour ſauver ſon païs,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris;
Si craignant pour les ſiens, elle eût craint pour ſa vie,
Judith eût vû tomber les murs de Bethulie.
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande, enfin, que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déja de l'avoir differée, . . .
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée,
Délivrant les François de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers & moi.
Par un aſſaſſinat Valois trencha ma vie,
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie;
Mais du nom d'aſſaſſin ne prens aucun effroi:
Ce qui fut crime en lui, ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Egliſe.
Le meurtre eſt juſte alors, & le Ciel l'autoriſe.
Que dis-je? il le commande; il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois;
Heureux ſi tu pouvois, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarois au Tiran de la France,

Et si de ces deux Rois tes Citoïens sauvez,
Te pouvoient ! .. mais les tems ne sont pas arrivez.
Henry doit vivre encor, & Dieu qu'il persécute,
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux, remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le Fantome, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée ;
Dans la main de Clement il met ce don fatal ;
Il fuit, & se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé le jeune solitaire
Des intérêts des Cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent,
Il implore à genoux le bras du Tout-puissant ;
Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'aprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur !
Clement goûtoit alors un paisible bonheur.
Il étoit animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence.

Sa tranquile fureur marche les yeux baissez.
Ses sacrilèges vœux au Ciel sont adressez ;
Son front de la vertu porte l'empreinte austère,
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche ; ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect aux portes le conduisent,
Benissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déja son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais revérés,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs peres,
Au Martire autrefois accompagnoient leurs freres ;
Envioient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisoient en pleurant les traces de leurs pas.
Voilà comme à nos yeux, trop foibles que nous sommes,
Souvent les scélérats ressemblent aux grands-hommes ;
On ne distingue point le vrai zèle & le faux.
Comme la vérité, l'erreur a ses Héros.

Le fanatique impie, & le Chrétien sincère,
Sont marquez quelque-fois du même caractère.
Maïenne dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer,
De ce crime odieux son prudent artifice,
Songe à cueillir le fruit sans en être complice;
Il laisse avec adresse aux plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide,
Aux portes de Paris conduisoit le perfide;
Des Seize en même-tems le sacrilège effort,
Sur tant d'événemens interrogeoit le sort.
Jadis de Medicis l'audace curieuse,
Chercha de ces secrets la science odieuse,
Aprofondit long-tems cet art surnaturel,
Si souvent chimerique, & toujours criminel:
Tout suivit son exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur servile,
Epris du merveilleux, Amant des nouveautez,
S'abandonnoit en foule à ces impietez.

Dans l'ombre de la nuit ſous une voute obſcure,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'éleve un vil Autel dreſſé ſur un tombeau ;
C'eſt là que des deux Rois on plaça les images
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacrilèges mains ont mêlé ſur l'Autel
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs tenebreux cent lances ſont rangées.
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées,
Appareil effraïant de leur miſtère affreux.
Le prêtre de ce temple, eſt un de ces Hebreux,
Qui proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur miſere profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-temps toutes les Nations.
D'abord autour de luy les Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce ſacrifice impie.
Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang ;
De Valois ſur l'autel ils vont percer le flanc.
Avec plus de terreur, & plus encor de rage
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'image.

Et penſent que la mort, fidelle à leur couroux,
Va tranſmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hebreu joint cependant la priere au blaſphème.
Il invoque l'abiſme, & les cieux, & Dieu même.
Tous ces impurs eſprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, & celuy des enfers.
Tel fût dans Gelboa le ſecret ſacrifice
Qu'à ſes Dieux infernaux offrit la Pithoniſſe;
Alors qu'elle évoqua devant un Roy cruel,
Le ſimulacre affreux du prêtre Samüel.
Ainſi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophètes menteurs tonnoit la bouche impie;
Ou tel chez les Romains l'inflèxible Ateïus,
Maudit au nom des Dieux les armes de Craſſus.
Aux magiques accents que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du Ciel attendre la réponſe.
A dévoiler leur ſort, ils penſent le forcer :
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature.
De ces antres muets ſort un triſte murmure.
Mille éclairs redoublez dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.

Au milieu de ces feux, Henry brillant de gloire,
Aparoit à leurs yeux ſur un char de victoire ;
Des lauriers couronnoient ſon front noble & ſerain,
Et le Sceptre des Rois éclatoit dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant de cent coups de tonnerre ;
L'Autel couvert de feux tombe & fuit ſous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur ;
Ces Tonnerres, ces feux, ce bruit épouventable,
Annonçoient à Valois ſa perte inévitable.
Dieu du haut de ſon Trône avoit compté ſes jours,
Il avoit loin de lui retiré ſon ſecours ;
La Mort impatiente attendoit ſa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.

Clement au camp du Prince a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon Roi ;
Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du Diadême,
Et réveler au Roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obſerve long-tems ;

On craint ſous cet habit un funeſte miſtère.
Il ſubit ſans allarme un examen ſevère;
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité;
Chacun dans ſes diſcours croit voir la verité;
La garde aux yeux du Roi le fit enfin paroître.
L'aſpect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquile il fléchit les genoux.
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups;
Et le menſonge adroit qui conduiſoit ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi que ma timide voix,
S'adreſſe au Dieu puiſſant qui fait règner les Rois;
Permettez avant tout, que mon cœur le béniſſe
Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
Le vertueux Potier, le prudent Villeroy,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlai, le grand Harlai, dont l'intrépide zèle,
Fut toûjours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de ſa priſon réünit tous les cœurs,
Raſſemble vos ſujets, & confond les Ligueurs.

Dieu qui bravant toûjours les puiſſans & les ſages,
Par la main la plus foible accomplit ſes ouvrages,
Devant le grand Harlai lui même m'a conduit.
Rempli de ſa lumiere, & par ſa bouche inſtruit,
J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidèles mains Harlai vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empreſſement.
Il béniſſoit les Cieux d'un ſi prompt changement ;
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Recompenſer ton zèle & payer ton ſervice ?
En lui diſant ces mots il lui tendoit les bras.
Le Monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie ;
Mille bras ſont levez pour punir l'aſſaſſin :
Lui ſans baiſſer les yeux les voit avec dédain ;
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour recompenſe ;
De la France & de Rome il croit être l'appui,
Il penſe voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,

Et demandant à Dieu la palme du Martyre,
Il bénit en tombant les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion !
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion ;
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être,
Que ces lâches Docteurs ennemis de leur Maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un foible ſolitaire égara la raiſon.

Dèja Valois touchoit à ſon heure derniere.
Ses yeux ne voïoient plus qu'un reſte de lumiere ;
Ses Courtiſans en pleurs autour de lui rangez,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagez,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimoient des douleurs ou ſincères ou feintes.
Quelques-uns que flatoit l'eſpoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeoient foiblement ;
Les autres qu'occupoit leur crainte intereſſée,
Pleuroient au lieu du Roi leur fortune paſſée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henry vous répandiez de véritables pleurs.

Il fut vôtre ennemi ; mais les cœurs nés ſenſibles,
Sont aiſément émus dans ces momens horribles ;
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié.
En vain ſon intereſt combattoit ſa pitié :
Ce héros vertueux ſe cachoit à luy même,
Que la mort de ſon Roi lui donne un diadème.

Valois tourna ſur lui par un dernier effort,
Ses yeux appeſantis qu'alloit fermer la mort ;
Et touchant de ſa main ſes mains victorieuſes,
Retenez, lui dit-il, vos larmes génereuſes ;
L'Univers indigné doit plaindre vôtre Roi :
Vous Bourbon, combattez, régnez & vengezmoi.
Je meurs, & je vous laiſſe au milieu des orages,
Aſſis ſur un écuëil couvert de mes naufrages,
Mon trône vous attend, mon trône vous eſt dû,
Joüiſſez de ce bien par vos mains déffendu ;
Mais ſongez que la foudre en tout tems l'environne,
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puiſſiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains ſon culte & ſon autel !

Adieu, régnez heureux. Qu'un plus puiſſant génie,
Du fer des aſſaſſins déffende vôtre vie.
Vous connoiſſez la Ligue, & vous voyez ſes coups ;
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
Juſte Ciel épargnez une vertu ſi rare.
Permettez!.. à ces mots, l'impitoïable mort
Lui coupe la parole & termine ſon ſort.

Au bruit de ſon trépas Paris ſe livre en proïe,
Aux tranſports odieux de ſa coupable joïe.
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs ;
Les travaux ſont ceſſez, les temples ſont ouverts,
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes,
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles fêtes ;
Inſenſez qu'ils étoient, ils ne découvroient pas
Les abîmes profonds, qu'ils creuſoient ſous leurs pas ;
Ils devoient bien plûtôt, prévoïant leurs miſères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères ;
Ce vainqueur, ce héros qu'ils oſoient défier,
Henry du haut du trône alloit les foudroïer,

Le ſceptre dans ſa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable;
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux.
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous.
Et certains déſormais du deſtin de la guerre,
Ils jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre.



canto: 6



De Troy filius inv. N. Dupuis junior scul.



LA

HENRIADE.

CHANT SIXIEME.

C'EST un uſage antique, & ſacré parmi nous ;
Quand la mort ſur le Trône étend ſes rudes coups,
Et que du ſang des Rois ſi chers à la Patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie ;
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits,
Il peut choiſir un Maitre, il peut changer ſes loix ;

Les Etats aſſemblez, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent ſa puiſſance.
Ainſi de nos ayeux les auguſtes décrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuſe, inquiéte, aveuglée
Oſe de ces Etats ordonner l'aſſemblée;
Et croit avoir acquis par un aſſaſſinat,
Le droit d'élire un Maitre, & de changer l'Etat.
Ils penſoient à l'abry d'un trône imaginaire,
Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croïoient qu'un Monarque uniroit leurs deſſeins,
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeroient plus ſaints,
Qu'injuſtement élû, c'étoit beaucoup de l'être.
Et qu'enfin, tel qu'il ſoit, le François veut un Maitre.
Bien-tôt de tous cotez accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obſtinez qu'un fol orgueil ſéduit.
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'Ambaſſadeur de Rome, & celuy d'Iberie,
Ils marchent vers le louvre, où par un nouveau choix
Ils alloient inſulter aux manes de nos Rois.

Le luxe toûjours né des miſeres publiques,
Prépare avec éclat ces Etats chimeriques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques pairs auguſtes ſucceſſeurs;
Qui près des Rois aſſis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encor l'apparence.
Là de nos Parlements les ſages députés,
Ne déffendirent point nos foibles libertès.
On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire.
Le louvre eſt étonné de ſa pompe étrangere.
Là le légat de Rome eſt d'un ſiége honoré:
Près de luy pour Maïenne un dais eſt préparé.
Sous ce dais on liſoit ces mots épouvantables;
“ Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
“ Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
“ Que la mort de Valois vous apprenne à règner.

On s'aſſemble; & dèja les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un des faveurs de Rome eſclave ambitieux,

S'adreſſe au légat ſeul, & devant luy déclare,
Qu'il eſt temps que les lis rampent ſous la tiarre;
Qu'on erige à Paris ce ſanglant tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monacal,
Que l'Eſpagne à reçû, que l'univers abhorre,
Qui venge les autels, & qui les deſhonore,
Qui tout couvert de ſang, de flammes entouré
Egorge les mortels avec un fer ſacré.
Comme ſi nous vivions dans ces temps déplorables,
Où la terre adoroit des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantoient d'appaiſer par le ſang des humains,
Celuy cy corrompu par l'or de l'Jberie
A l'Eſpagnol, qu'il hait, veut vendre ſa patrie.
Mais un party puiſſant d'une commune voix,
Plaçoit dèja Maïenne au Trône de nos Rois.
Ce rang manquoit encore à ſa vaſte puiſſance;
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſperance
Dévoroit en ſecret, dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.
Soudain Potier ſe lêve, & demande audience,
Chacun à ſon aſpect garde un profond ſilence.

Parmy ce peuple lâche, & du crime infecté,
Potier fut toûjours juste, & pourtant respecté.
Souvent on l'avoit vû, par sa mâle éloquence,
De leurs emportements reprimer la licence.
Et conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité
Vous destinez, dit-il, Maïenne au rang suprême.
Je conçois votre erreur, je l'excuse moy-même.
Maïenne a des vertus qu'on ne peut trop cherir:
Et je le choisirois, si je pouvois choisir.
Mais nous avons nos loix: Et ce héros insigne,
S'il prétend à l'Empire, en est dés lors indigné.
Comme il disoit ces mots, Maïenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
Potier le voit entrer, sans changer de visage.
Oui, Prince, poursuit-il, d'un ton plein de courage,
Je vous estime assez pour oser contre vous,
Vous adresser ma voix pour la France, & pour nous.
En vain nous prétendons le droit d'élire un maître.
La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître,
Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
Pour soutenir leur trône, & non pour l'usurper.

Guiſe du ſein des morts n'a plus rien à prétendre.
Le ſang d'un Souverain doit ſuffire à ſa cendre.
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
Changez avec l'Etat que le ciel a changé.
Périſſe avec Valois votre juſte colère.
Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frere.
Le ciel, ce juſte ciel, qui vous cherit tous deux,
Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure, & la clameur publique.
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique.
Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportez;
Qui le fer à la main.... Malheureux arrêtez:
Quelle loy, quel exemple, ou plûtôt quelle rage
Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage?
Le fils de *Saint Louis* parjure à ſes ferments
Vient-il de nos autels briſer les fondements?
Aux piés de ces autels il demande à s'inſtruire,
Il aime, il ſuit les loix dont vous bravez l'Empire.
Il ſait dans toutte Secte honorer les vertus,
Reſpecter votre culte, & même vos abus.
Il laiſſe au Dieu vivant, qui voit ce que nous ſommes,
Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes.

Comme un Roi, comme un pere, il vient vous gouverner:
Et plus chrêtien que vous, il vient vous pardonner.
Tout eſt libre avec luy. Luy ſeul ne peut-il l'eſtre?
Quel droit vous a rendus Juges de vôtre maitre?
Infidèles paſteurs, indignes citoyens!
Que vous reſſemblez mal à ces premiers chrêtiens,
Qui bravant tous ces dieux de metal ou de plâtre,
Marchoient ſans murmurer ſous un maitre idolâtre,
Expiroient ſans ſe plaindre, & ſur les échafauts
Sanglants, percez de coups beniſſoient leurs bourraux!
Eux ſeuls étoient chrêtiens; je n'en connois point d'autres,
Ils mouroient pour leurs Rois; vous maſſacrez les vôtres.
Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
S'il aime à ſe venger, Barbares, c'eſt de vous.

A ce hardy diſcours aucun n'oſoit répondre.
Par des traits trop puiſſants ils ſe ſentoient confondre.
Ils repouſſoient en vain de leur cœur irrité
Cet effroy, qu'aux méchants donne la vérité.
Le dépit, & la crainte agitoient leurs penſées,
Quand ſoudain mille voix juſqu'au ciel élancées,
Font partout retentir avec un bruit confus,
Aux armes, citoyens, où nous ſommes perdus.

Des nuages épais que formoit la pouſſiere,
Du ſoleil dans les champs déroboit la lumiere.
Des tambours, des clairons, le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit, étoit l'avant- coureur.
Tels des antres du Nord échappez ſur la terre,
Précédez par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Le orages fougueux parcourent l'Univers.
C'étoit du grand Henri la redoutable armée.
Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſoit entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſoit la campagne, & marchoit vers Paris.

Bourbon n'employoit point ces moments ſalutaires,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillants,
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivants.
Ses mains ne chargeoient point ces rives déſolées
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui malgré l'injure & des temps, & du ſort
La vanité des grands triomphe de la mort.

Il vouloit à Valois dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple, aprés l'avoir ſoûmis.
Au bruit inopiné des aſſaults qu'il prépare,
Des Etats conſternez le conſeil ſe ſépare.
Maïenne au même inſtant court au haut des remparts;
Le ſoldat raſſemblé vole à ſes étendarts.
Il inſulte à grands cris le héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, & tout pour la deffenſe.
Paris n'etoit point tel en ces temps orageux,
Qu'il paroit en nos jours aux François trop heureux.
Cent forts qu'avoient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermoient ſon enceinte.
Ces fauxbourgs aujourdhuy ſi pompeux, & ſi grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immenſe cité ſuperbes avenues,
Où cent palais dorez ſe perdent dans les nües,
Etoient de longs hameaux d'un rempart entourez,
Par un foſſé profond de Paris ſéparez.
Du coté du levant bien-tòt Bourbon s'avance.
Le voila qui s'approche, & la mort le devance.

Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des aſſiégeans, & du haut des remparts.
Ces ramparts menaçants, leurs tours, & leurs ouvrages,
S'écroulent ſous les traits de ces brulants orages.
On voit les bataillons rompus & renverſez,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres diſperſez.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançoient leur trépas;
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains ſuffiſoit à leur rage.
De leurs cruels enfans l'éffort induſtrieux
A dérobé le feu qui brule dans les cieux.
On entendoit gronder ces bombes effroyables
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Le ſalpêtre enfoncé dans ces globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embraze, & s'écarte ſoudain.
La mort en mille éclats en ſort avec furie.
Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a ſçû renfermer
Des foudres ſouterrains tout prets à s'allumer.

Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le ſoldat valeureux ſe fie à ſon courage.
On voit en un inſtant des abîmes ouverts ;
Des noirs torrents de ſoufre épandus dans les airs;
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Dans les airs emportez, engloutis ſous la terre.
Ce ſont là les dangers où Bourbon va s'offrir ;
C'eſt par là qu'à ſon trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes:
L'enfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes.
Mais la gloire à leurs yeux vôle à coté du Roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent ſans effroy.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide.
Incapable à la fois de crainte, & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,
Avec un oeil ſtoïque il regarde la guerre,
Comme un fleau du Ciel, affreux, mais néceſſaire.
Il marche en Philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon Maitre, & le ſuit.
  Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendoit inacceſſible.

C'eſt là que le danger ranime leurs efforts;
Ils comblent les foſſés de faſcine, & de morts.
Sur ces corps tout ſanglants ils marchent, ils s'avancent,
D'un cours précipité ſur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte : Il a dèja de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes lis les enſeignes flottantes.
Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'éffroy :
Ils ſembloient reſpecter leur vainqueur, & leur Roi.
Ils cédoient ; mais Maïenne à l'inſtant les ranime.
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce Roi, dont ils n'oſoient ſoûtenir les regards.
Sur le mur avec eux la diſcorde cruelle,
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſur.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre.
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruïants éclats ſuccède avec horreur.

D'un bras déterminé, d'un œil brulant de rage,
Parmi ſes énnemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rèmpart teint de ſang, théatre de la mort.
Dans ſes fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendart de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par tout renverſez:
Cent fois victorieux, & cent fois terraſſez.
Pareils à l'océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à châque inſtant, & qui fuit ſes rivages.
Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre rival
N'avoient été ſi grands, qu'en cet aſſaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du ſang & du carnage,
Maitre de ſon eſprit, maitre de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvements.
Cependant des Anglois la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchoit ſous nos drapeaux pour la premiere fois;
Et ſembloit s'étonner de ſervir ſous nos rois.
Ils viennent ſoûtenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,

Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Essex monte à la brèche, où combattoit Daumale:
Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale.
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout sanglants sont en foule autour d'eux ;
François, Anglois, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançoient, combattoient, frapoient, mouroient ensemble.
Ange qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel héros enfin prites vous la querelle ?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle ?
Long-temps Bourbon, Maïenne, Essex, & son rival,
Assiégeans, assiégés, font un carnage égal.
Le party le plus juste eut enfin l'avantage.
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage.
Les Ligueurs fatigués ne luy résistent plus :
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pirénées,
Menacer des vallons les nimphes consternées ;
Cent digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soûtiennent quelque temps son choc impétueux.

Mais bientôt renverſant ſa barriere impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante;
Déracine en paſſant ces chênes orgueilleux,
Qui bravoient les hivers, & qui touchoient les cieux.
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et pourſuit les troupeaux fuïant dans les campagnes.
Tel Bourbon deſcendoit à pas précipités
Du haut des murs fumants, qu'il avoit emportez.
Tel d'un bras foudroyant fondant ſur les rebelles,
Il moiſſone en courant leurs troupes criminelles.
Les ſeize avec effroy fuyoient ce bras vengeur,
Egarez, confondus, diſperſez par la peur.
Maïenne ordonne enfin, que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris ſuivi de ſes cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs ſanglants ſe répandent ſoudain.
Du ſoldat effrené la valeur tourne en rage;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henry ne les voit point; ſon vol impétueux
Pourſuivoit l'ennemi fuyant devant ſes yeux.
Sa victoire l'enflamme, & ſa valeur l'emporte.
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte.

Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux,
Compagnons, apportez & le fer & les feux.
Comme il parloit ainſi, du profond d'une nuë
Un fantôme éclatant ſe préſente à la vüë.
Son corps majeſtueux maitre des éléments,
Deſcendoit vers Bourbon ſur les aîles des vents.
De la divinité les vives étincelles
Etaloient ſur ſon front des beautez immortelles:
Ses yeux ſembloient remplis de tendreſſe & d'horreur.
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur;
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois tes ayeux l'immortel héritage;
Ravager ton pays, mes temples, tes tréſors,
Egorger tes ſujets, & régner ſur des morts.
Arrête... à ces accents plus forts que le tonnerre,
Le ſoldat s'épouvante, il embraſſe la terre,
Il quitte le pillage; Henri plein de l'ardeur,
Que le combat encor enflammoit dans ſon cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaiſe, & qui gronde;
O fatal habitant de l'inviſible monde!
Répond-il; quel deſſein te tranſporte en ces lieux?
Sors-tu du noir abime? ou deſcends-tu des cieux?

Que viens-tu m'annoncer ? Que doi-je faire encore ?
Faut-il que je t'encenſe, ou bien que je t'abhorre ?
Es-tu mon mauvais ange, es-tu mon deffenſeur ?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur.
Tu vois cet heureux Roi que la France revère,
Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton pere:
Ce Louis qui jadis combattit comme toi ;
Ce Louis dont ton cœur a negligé la foi ;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, & qui t'aime.
Dieu ſur ton trône un jour te conduira luy même.
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.
C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoye.
Le héros à ces mots verſe des pleurs de joye.
La paix a dans ſon cœur étouffé ſon courroux.
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée.
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée ;
Trois fois ſon pere échappe à ſes embraſſements,
Tel qu'un leger nuage écarté par les vents.

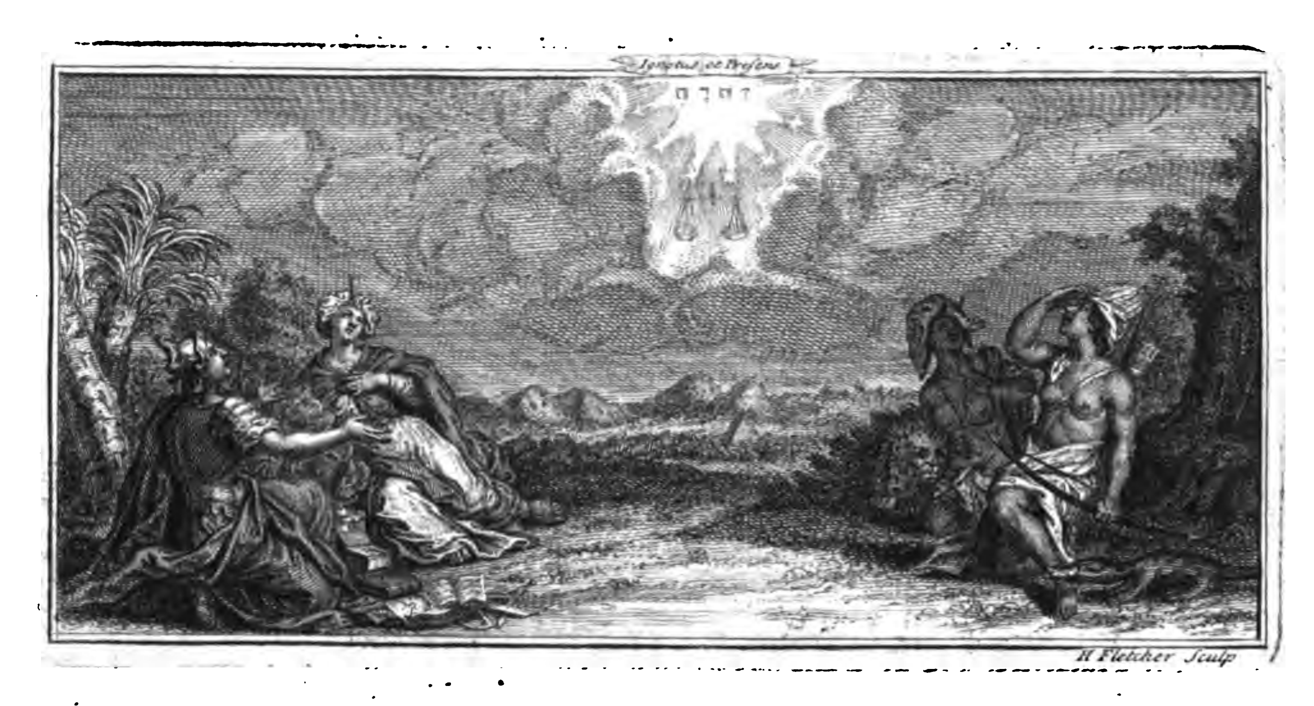
Cependant la nuit vient, le héros dans la plaine
Suit Louis qui s'envole aux chênes de Vincennes.

Vincennes, lieux ſacrez où Louis autrefois,
Aux pieds d'un chêne aſſis dictoit ſes juſtes loix,
Que vous êtes changez, ſéjour jadis aimable!
Vincennes! tu n'es plus qu'un dongeon déteſtable,
Qu'une priſon d'état, qu'un lieu de deſeſpoir;
Où tombent ſi ſouvent du faîte du pouvoir,
Ces Miniſtres, ces Grands qui tonnent ſur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes.
Oppreſſeurs, opprimez, fiers, humbles, tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.





J. de Troy, fils inv. et pinx. C. N. Cochin sculp.



LA HENRIADE.

Chant Septieme.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie ;
A placé parmi nous deux êtres bien-faiſants :
De la terre à jamais aimables habitans.
L'un d'eux eſt le ſommeil, & l'autre eſt l'eſpérance,
Doux tréſors qu'on poſſéde au ſein de l'indigence.

L'un dans un profond calme endort nos déplaiſirs;
L'autre anime nos cœurs, & ſoutient nos déſirs.
Louis près de Henry tous les deux les appelle.
Approchez vers mon fils, venez couple fidèle.
Le ſommeil l'entendit de ſes antres ſecrets.
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à ſon aſpect s'arrètent en ſilence;
Les ſonges fortunés conduits par l'eſpérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce héros
D'olive & de lauriers mêlez à leurs pavots.
Louis en ce moment prenant ſon diadème,
Sur le front du Vainqueur il le poſa luy même.
Règne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils:
Tout l'eſpoir de ma race en toy ſeul eſt remis.
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire.
Des préſents de Louis le moindre eſt ſon Empire.
C'eſt peu d'ètre un héros, un conquérant, un Roy;
Si le ciel ne t'éclaire il n'a rien fait pour toy.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus recompenſe fragile,
Un dangereux éclat qui paſſe, & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.

Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te recompenſer, bien moins que pour t'inſtruire.
Viens, obéi, ſui moi, par de nouveaux chemins.
Vole au ſein de Dieu même, & rempli tes deſtins.
L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumiere,
Des cieux en un moment traverſent la carriere.
Tels on voit dans la nuit la foudre, & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviſer les airs.
Et telle s'éleva cette nuë embraſée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Eliſée
Dans un céleſte char de flamme environné
L'emporta loin des bords du Jourdain étonné.

Parmi ces tourbillons, que d'une main féconde
Diſpoſa l'Eternel aux premiers jours du monde,
Eſt un globe élevé dans le faîte des cieux,
Dont l'éclat ſe dérobe à nos profanes yeux.
C'eſt là que le très Haut forme à ſa reſſemblance
Ces eſprits immortels, enfants de ſon eſſence,
Qui ſoudain répandus dans les mondes divers;
Vont animer les corps, & peupler l'univers.

Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſiere à jamais dégagées.
Quand le Dieu qui les fit les rappelle en ſon ſein,
D'une courſe rapide elles volent ſoudain.
Comme au fond des forets les feüilles incertaines,
Avec un bruit confus tombent du haut des chênes,
Lorſque les aquilons meſſagers des hivers,
Ramènent la froidure, & ſifflent dans les airs.
Ainſi la mort entraine en ces lieux redoutables
Des mortels paſſagers les troupes innombrables.
Un juge incorruptible, avec d'égales loix,
Y raſſemble à ſes pieds les peuples, & les Rois.
C'eſt cet être infini qu'on ſert, & qu'on ignore.
Sous cent noms differents le monde entier l'adore.
Du haut de l'empirée, il entend nos clameurs;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs;
Ces portraits inſenſés, que l'humaine ignorance
Fait ſi pieuſement de ſa ſageſſe immenſe.
La mort eſt à ſes pieds; elle amène à la fois
Le Turc, & l'Indien, le Juif, & le Chinois.
Le Dervis étonné, d'une vûë inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain ſon prophète.

Le bonze avec des yeux ſombres & pénitents
Y vient vanter en vain ſes vœux & ſes tourments.
Leurs tourments & leurs vœux, leur foy, leur ignorance,
Comme ſans châtiment, reſtent ſans recompenſe.
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que luy même il plaça ſi loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuſte Maitre,
Sur les chrêtiennes loix qu'ils n'ont point pû connoitre,
Sur le zèle emporté de leurs ſaintes fureurs ;
Mais ſur la ſimple loy qui parle à tous les cœurs.
La nature icy bas, ſa fille, & nôtre mere,
Nous inſtruit en ſon nom, nous guide, nous éclaire ;
De l'inſtinct des vertus elle aime à nous remplir ;
Et dans nos premiers ans nous enſeigne à rougir.
Mais pure en nôtre enfance, & par l'âge alterée,
Elle pleure ſes fils dont elle eſt ignorée ;
Elle pleure ; & ſes cris que nous n'entendons pas,
S'élévent contre nous dans le jour du trépas.

Mais d'où partent, grand Dieu, ces cris épouvantables,
Ces torrents de fumée & ces feux effroyables !
Quels monſtres, dit Bourbon, volent dans ces climats ?
Quels gouffres enflammez s'entrouvrent ſous mes pas ?

O mon fils, vous voiez les portes de l'abime,
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez moy, les chemins en sont toûjours ouverts.
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers.

Là gît la sombre Envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants.
Triste amante des morts, elle hait les vivants.
Elle aperçoit Henry, se détourne, & soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plait, & s'admire.
La foiblesse au teint pâle, aux regards abbattus,
Tiran qui cède au crime, & détruit les vertus.
L'ambition sanglante, inquiète, égarée.
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée.
La tendre hipocrisie aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur.)
Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'interest enfin pere de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces tirans effrenez,
A l'aspect de Henri paroissent consternez.
Ils ne l'ont jamais vû ; jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie.

Quel mortel, difoient-ils, par ce jufte conduit,
Vient nous perfécuter dans l'éternelle nuit?

Le héros au milieu de ces efprits immondes
S'avançoit à pas lents fous ces voûtes profondes.
Louis guidoit fes pas; ciel! Qu'eft ce que je voi?
L'affaffin de Valois! Ce monftre devant moy?
Mon pere! Il tient encor ce couteau parricide,
Dont le confeil des feize arma fa main perfide.
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Ofent de fon portrait foüiller les faints autels,
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue;
Icy dans les tourments l'enfer les defavoue.

Mon fils, reprit Louis, de plus févères loix
Pourfuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces tirans adorez dans leur vie:
Plus ils étoient puiffants, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengez, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs paffageres,
Ce fafte, ces plaifirs, ces flateurs mercenaires,
De qui la complaifance avec dexterité,
A leurs yeux éblouïs cachoit la vérité.

La vérité terrible icy fait leurs ſupplices :
Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voiez, comme à ſa voix tremblent ces conquerants,
Héros aux yeux du Peuple, aux yeux de Dieu tirans.
Fléaux du monde entier, que leur fureur embraſe,
La foudre qu'ils portoient à leur tour les écraſe.
Auprès d'eux ſont couchez tous ces Rois fainéants,
Sur un trône avili fantômes impuiſſants.
Henri voit près des Rois leurs inſolents miniſtres :
Il remarque ſur-tout ces conſeillers ſiniſtres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs ;
Qui mirent les premiers à d'indignes encheres
L'ineſtimable prix des vertus de nos peres.
Il eſt, il eſt auſſi dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs.
Des foules de mortels noiez dans la molleſſe,
Qu'entraina le plaiſir, qu'endormit la pareſſe.
Le genereux Henry ne put cacher ſes pleurs.
Ah ! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs,
La race des humains ſoit en foule engloutie,
Si les jours paſſagers d'une ſi courte vie,

D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiroient dans le ſein de leur mere ;
Ou ſi ce Dieu du moins, ce grand Dieu ſi ſévere,
A l'homme, hélas trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui deſobéïr !

Ne crois point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des chatiments qui ſurpaſſent leurs crimes ;
Ni que ce juſte Dieu, créateur des humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains.
Non s'il eſt infini, c'eſt dans ſes recompenſes.
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint le premier des tirans ;
Mais icy c'eſt un pere ; il punit ſes enfans.
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe.
Il ne ſait point punir des moments de foibleſſe,
Des plaiſirs menſongers, pleins de trouble & d'ennuy,
Par des tourments affreux, éternels comme luy.

Cependant à grands pas l'un & l'autre s'avance,
Vers ces lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'eſt plus des enfers l'affreuſe obſcurité ;
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.

Henry voit ces beaux lieux, & soudain à leur vûë,
Sent couler dans son ame une joïe inconnûë ;
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquile y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton Empire,
Ce n'est point cet amour que la molesse inspire ;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint & sacré,
Ce pur enfant des Cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent,
Ils desirent sans cesse & sans cesse joüissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là règnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges,
Là sont les vrais héros, là vivent les vrais sages ;
Là sur un trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des Lis.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réünis dans ces lieux, n'y sont plus que des freres.
Le sage Louis douze, au milieu de ces Rois,
S'éléve comme un cèdre & leur donne des loix.
Ce Roi qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice ;

Il pardonna ſouvent, il règna ſur les cœurs,
Et des yeux de ſon peuple il eſſuïa les pleurs.
D'Amboiſe eſt à ſes pieds, ce Miniſtre fidèle,
Qui ſeul aima la France, & fut ſeul aimé d'elle,
Favori ſans orgueil, & qui dans ce haut rang
Ne ſoüilla point ſes mains de rapine & de ſang.
O jours ! ô mœurs ! ô tems d'éternelle mémoire !
Le peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire.
De ſes aimables loix chacun goûtoit les fruits ;
Revenez heureux tems ſous un autre Louis.

Plus loin ſont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie,
La Trimouille, Cliſſon, Montmorency, de Foix,
Gueſclin, le deſtructeur, & le vengeur des Rois ;
Le vertueux Bayard, & vous, brave amazone,
La honte des anglois, & le ſoutien du Trône.

Ces héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi de la terre ont ébloüi les yeux.
La vertu, comme à toy, mon fils, leur étoit chere.
Mais enfans de l'Egliſe ils ont chéri leur mere :
Leur cœur ſimple, & docile aimoit la vérité
Leur culte étoit le mien ; pourquoy l'as tu quitté ?

Comme il diſoit ces mots d'une voix gémiſſante,
Le palais des deſtins devant lui ſe préſente.
Il fait marcher ſon fils vers ſes ſacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.
Le temps d'une aile prompte, & d'un vol inſenſible,
Fuit ; & revient ſans ceſſe à ce palais terrible.
Et de là ſur la terre il verſe à pleines mains
Et les biens, & les maux deſtinez aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable,
Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos deſirs,
Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaiſirs.
On voit la liberté, cette eſclave ſi fiere,
Par d'inviſibles nœuds en ces lieux priſonniere.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir ſans la tiranniſer,
A ſes ſuprêmes loix d'autant mieux attachée
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée ;
Qu'en obéiſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux deſtins penſe donner des loix.
Mon cher fils, dit Louis, c'eſt de-là que la grace
Fait ſentir aux humains ſa faveur éfficace

C'eſt de ces lieux ſacrés, qu'un jour ſon trait vainqueur
Doit partir, doit bruler, doit embrazer ton cœur.
Tu ne peux differer, ni hâter, ni connoître
Ces moments prétieux dont Dieu ſeul eſt le maitre:
Mais qu'ils ſont encor loin ces temps, ces heureux temps
Où Dieu doit te compter au rang de ſes enfants!
Que tu dois éprouver de foibleſſes honteuſes!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toy.

Mais dans ces vaſtes lieux quelle foule s'empreſſe?
Elle entre à tout moment & s'écoule ſans ceſſe;
Vous voyez, dit Louis, dans ce ſacré ſéjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour.
Des ſiècles à venir ces vivantes images,
Raſſemblent tous les lieux, dévancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptez avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais ſont préſens.
Le deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachez à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.

Approchons nous, le Ciel te permet de connoitre
Les Rois & les héros qui de toi doivent naitre.
Le premier qui paroit c'eſt ton auguſte fils,
Il ſoûtiendra long-tems la gloire de nos Lis,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibere,
Mais il n'égalera ni ſon fils, ni ſon pere.

Henry dans ce moment voit ſur des fleurs de Lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaîne,
Tous deux ſont revêtus de la pourpre romaine,
Tous deux ſont entourez de gardes, de ſoldats ;
Il les prend pour des Rois.... vous ne vous trompez pas,
Ils le ſont, dis Louis, ſans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre,
Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au Trône élevez de l'ombre des autels ;
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique ;
Richelieu grand, ſublime, implacable ennemi ;
Mazarin ſouple, adroit & dangereux ami :
L'un fuïant avec art & cédant à l'orage ;
L'autre aux flots irritez oppoſant ſon courage,

Des Princes de mon ſang ennemis déclarez,
Tous deux haïs du peuple & tous deux admirez ;
Enfin par leurs efforts, ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.
Ciel ! quel pompeux amas d'éſclaves à genoux
Eſt aux pieds de ce * Roi qui les fait trembler tous ?
Quels honneurs, quels reſpects ! jamais Roi dans la France,
N'accoutuma ſon peuple à tant d'obéïſſance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéï, plus craint, peut-être moins aimé ;
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes ;
De cent peuples liguez bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort.
Siécle heureux de Louis, ſiécle que la nature
De ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure ;
C'eſt toi qui dans la France amenes les beaux arts,
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards ;
Les Muſes à jamais y fixent leur empire,
Là le marbre eſt vivant, & la toile reſpire.

* Louis XIV.

Ici de mille esprits les efforts curieux,
Mésurent l'univers & lisent dans les cieux.
Descartes répandant sa lumiere féconde,
Franchit d'un vol hardi les limites du monde.
J'entends de tous côtés ce langage enchanteur,
Si flâteur à l'oreille & doux tiran du cœur.
François vous savez vaincre, & chanter vos conquêtes,
Il n'est point de lauriers qui ne couvre vos têtes ;
Un peuple de héros va naître en ces climats,
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paroître,
Tour à tour la terreur & l'appui de son maître ;
Turenne de Condé le génereux rival,
Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.
Catinat réünit, par un rare assemblage,
Les talens du guerrier & les vertus du sage :
Vauban sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain ;
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg de son nom remplit toute la terre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,

Arbitre de la paix que la victoire amene,
Digne appui de ſon Roi, digne rival d'Eugene.
* Quel eſt ce jeune Prince, en qui la majeſté,
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté?
D'un œil d'indifference il regarde le Trône.
Ciel! Quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne?
La mort autour de lui vole ſans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du trône étant prêt d'y monter.
O! mon fils, des François, vous voyez le plus juſte.
Les Cieux le formeront de votre ſang auguſte.
Grand Dieu! Ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur paſſagere, ouvrage de vos mains?
Hélas! Que n'eût point fait cette ame vertueuſe?
La France ſous ſon régne eût été trop heureuſe?
Il eût entretenu l'abondance & la paix:
Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bien-faits;
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'allarmes!
O combien les François vont répandre de larmes!
Quand ſous la même tombe ils verront réünis
Et l'époux & la femme, & la mere & le fils.

* Feu Mr. le Duc de Bourgogne.

Un foible rejetton ſort entre les ruines,
De cet arbre fécond coupé dans ſes racines.
Les enfans de Louis deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé dans la France un Monarque au berceau;
De l'Etat ébranlé douce & frèle eſperance.
O toi prudent Fleury, veille ſur ſon enfance,
Conduits ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon ſang le depôt précieux.
Tout Souverain qu'il eſt, inſtruis le à ſe connoitre.
Qu'il ſache qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître,
Qu'aimé de ſes ſujets, ils ſoient chers à ſes yeux.
Apprends lui qu'il n'eſt Roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
France reprends ſous lui ta majeſté premiere.
Perce la triſte nuit qui couvroit ta lumiere.
Que les arts, qui dèja ſembloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'ocean ſe demande en ſes grottes profondes,
Où ſont tes pavillons qui flottoient ſur ſes ondes?
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes ports,
Le commerce t'appelle, & t'ouvre ſes tréſors.
Maintiens l'ordre, & la paix, ſans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des Rois; c'eſt aſſez pour ta gloire:

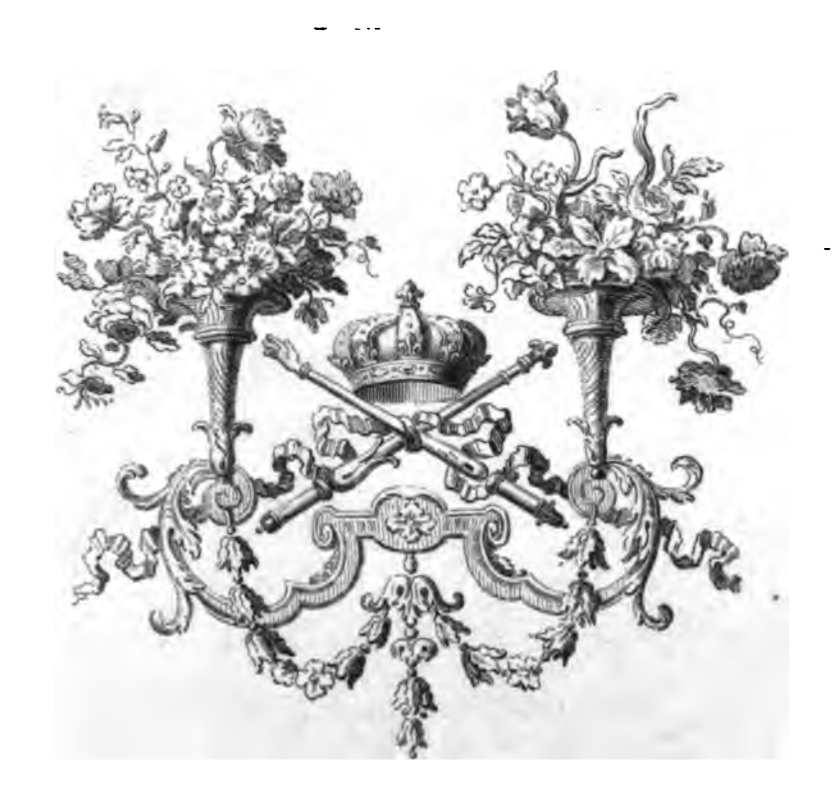
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune Roi s'avance avec ſplendeur
Un Héros que de loin pourſuit la calomnie,
Facile, & non pas foible, ardent, plein d'induſtrie,
Trop ami des plaiſirs, & trop des nouveautés;
Remûant l'Univers du ſein des voluptés;
D'Orleans eſt ſon nom: ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée, & tranquile.
Les arts ſont éclairez par ſes yeux vigilants.
Né pour tous les emplois, il a tous les talents;
Malheureux toute-fois dans le cours de ſa vie,
D'avoir receu du Ciel un ſi vaſte génie.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'etendart de la France apparut dans les airs.
Devant lui, d'Eſpagnols une troupe guerriere
De l'aigle des Germains briſoit la tête altiere.
O mon pere, quel eſt ce ſpectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, & tout a ſon tombeau:
Adorons du Très-haut la ſageſſe cachée,
Du puiſſant Charles quint la race eſt retranchée.

L'Eſpagne à nos genoux vient demander des Rois;
C'eſt un de nos neveux qui leur donne des loix.
Philippe... à cet objet Henri demeure en proye
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joye.
Moderez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Ouy du ſein de Paris, Madrid reçoit un Maître!
Cet honneur à tout-deux eſt dangereux peut-être.
O Rois nés de mon ſang, ô Philippe, ô mes fils,
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez vous être unis!
Juſqu'à-quand voulez vous, malheureux politiques
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques?
Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus,
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus:
Du Temple des deſtins les portes ſe fermerent,
Et les voutes des Cieux devant lui s'éclipſerent.

L'aurore cependant au viſage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient le Palais du Soleil:
La nuit en d'autres lieux portoit ſes voiles ſombres,
Les ſonges voltigeans fuïoient avec les ombres.

Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur,
Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inspiroient le respect & la crainte,
Dieu remplissoit son front de sa Majesté sainte;
Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israel,
Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel;
Les Hébreux à ses pieds couchez dans la poussiere,
Ne purent de ses yeux soûtenir la lumiere.



Canto: 6



F. le Moine inv. L. Desplaces sculp.



L A

HENRIADE.

CHANT HUITIEME.

DES Etats dans Paris la confuſe aſſemblée
Avoit perdu l'orgueuil dont elle étoit enflée.
Au ſeul nom de Henri les Ligueurs pleins d'éffroy,
Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un Roy.
Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine :
Et n'oſant dégrader, ny couronner Mayenne,

Ils avoient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang, qu'il ne tenoit pas d'eux.
Ce Lieutenant ſans Chef, ce Roi ſans diadème,
Toûjours dans ſon parti garde un pouvoir ſuprème.
Un peuple obéiſſant, dont il ſe dit l'appuy,
Luy promet de combattre, & de mourir pour luy.
Plein d'un nouvel eſpoir, au conſeil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de ſa quérelle;
Les Lorrains, les Nemours, la Chattre, Canillac,
Et l'inconſtant Joyeuſe, & St. Paul, & Briſſac:
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le deſeſpoir, l'orgueuil, ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns en tremblant ſembloient porter leurs pas,
Affoiblis par leur ſang verſé dans les combats:
Mais ces mêmes combats, leur ſang, & leurs bleſſures,
Les excitoient encore à vanger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger.
Tous, le fer dans les mains, jurent de le vanger.
Telle au haut de l'Olimpe, aux champs de Theſſalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entaſſant des rochers, & menaçant les Cieux,
Yvres du fol eſpoir de détrôner les Dieux.

La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nûë,
Sur un char lumineux se présente à leur vûë.
Courage, leur dit-elle, on vient vous sécourir ;
François, c'est maintenant qu'il faut vaincre, ou mourir.
D'Aumale le premier se lève à ces paroles,
Il court, il voit de loin les lances espagnoles.
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
Demandé si long-temps, & differé toujours:
Amis enfin l'Espagne a secouru la France,
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paroissoit vers ces lieux reverés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défioient dans les champs les rayons du soleil.
Tout le peuple au devant court en foule avec joye.
Ils bénissent le chef que Madrid leur envoye.
C'étoit le jeune Egmont, ce guerrier obstiné,
Ce fils ambitieux d'un pere infortuné ;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie.
Son pere qu'aveugla l'amour de la patrie,

Mourut ſur l'échafaut, pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamans opprimez par leurs Rois.
Le fils courtiſan lache, & guerrier téméraire,
Baiſa long-temps la main qui fit perir ſon pere,
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle, & ſecourut Paris.
Philippe l'envoyoit ſur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutelaire au ſecours de Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roy,
Rapporter à ſon tour le carnage & l'effroy.
Le téméraire orgueuil accompagnoit leur trace.
Qu'avec plaiſir, grand Roi, tu voyois cette audace!
Et que tes vœux hâtoient le moment d'un combat,
Où ſembloient attachez les deſtins de l'Etat!

Près de bords de l'Itton, & des rives de l'Eure.
Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature,
La guerre avoit long-temps reſpecté les tréſors
Dont Flore & les Zéphirs embéliſſoient ces bords.
Les bergers de ces lieux couloient des jours tranquiles,
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles.

Protégez par le Ciel, & par leur pauvreté,
Ils ſembloient des ſoldats braver l'avidité.
Et ſous leurs toits de chaume, à l'abry des allarmes,
N'entendoient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux.
La déſolation par-tout marche avant eux ;
De l'Eure & de l'Itton les ondes s'allarmerent,
Les bergers pleins d'éffroy dans les bois ſe cacherent.
Et leurs triſtes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémiſſants dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'eſt pour donner la paix.
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits,
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un courſier fougueux, plus leger que les vents ;
Qui fier de ſon fardeau, du pied frapant la terre,
Appelle les dangers & reſpire la guerre.

On voïoit près de lui briller tous ces Guerriers,
Compagnons de ſa gloire & ceints de ſes lauriers.

D'Aumont, qui ſous cinq Rois avoit porté les armes;
Biron, dont le ſeul nom répandoit les allarmes;
Et ſon fils jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis... mais alors il étoit vertueux.
Sulli, Nangis, Grillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteſte, & que la Ligue eſtime;
Turenne qui depuis de la jeune Bouillon,
Mérita dans Sedan la puiſſance & le nom:
Puiſſance malheureuſe & trop mal conſervée,
Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élevée.
Eſſex avec éclat paroit au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus mèlant ſa tête altiere,
Etale les beautés de ſa tige étrangere.
Son caſque étinceloit des feux les plus brillants,
Qu'étaloient à l'envy l'or & les diamants,
Dons chers, & prétieux, dont ſa fiere maitreſſe
Honora ſon courage, ou plûtot ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſex, vous etiez à la fois
L'amant de votre Reine, & le ſoutien des Rois.
Plus loin ſont la Trimoüille, & Clermont, & Feuquieres.
Le malheureux de Nêle, & l'heureux Lédiguieres,

D'Ailli, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendoient le ſignal,
Et rangez près du Roi liſoient ſur ſon viſage,
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abbatu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu;
Soit que de ſon party connoiſſant l'injuſtice,
Il ne crut point le Ciel à ſes armes propice:
Soit que l'ame en effet ait des préſſentiments,
Avant-coureurs certains des grands événements.
Ce Héros cependant, maître de ſa foibleſſe,
Déguiſoit ſes chagrins ſous ſa fauſſe allégreſſe.
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux Soldats
Cet eſpoir généreux que lui même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance,
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient dèja d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſoit la lenteur.
Tel qu'échappé du ſein d'un riant paturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,

Levant les crins mouvans de ſa ſuperbe tête,
Court, ſe cabre, bondit, plus promt que la tempête.
Tel paroiſſoit Egmont : une noble fureur,
Eclate dans ſes yeux, & brule dans ſon cœur.
Il s'entretient déja de ſa prochaine gloire,
Il croit que ſon deſtin commande à la victoire,
Hélas, il ne ſait point que ſon fatal orgueuil,
Dans les plaines d'Ivri lui prépare un cerceuil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adreſſant aux ſiens, qu'enflammoit ſa préſence,
Vous êtes nés François, & je ſuis votre Roi,
Voilà nos ennemis, marchez & ſuivez moi ;
Ne perdez point de vûë, au fort de la tempête,
Ce pennache éclatant qui flotte ſur ma tête ;
Vous le verrez toûjours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçoit en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ſes troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux chefs alors en même-tems,
On voit des deux partis voler les combattans.

Ainſi lorſque des monts ſéparez par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide;
Soudain les flots émus des deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs,
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craint la chute du monde.
 Au mouſquet réuni le ſanglant coutelas,
Dèja de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Raſſemble en même tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flamme, & le fer.
 Dans tous les deux partis l'adreſſe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
Le deſeſpoir, la mort, l'ardente ſoif du ſang,
Par-tout, ſans s'arrêter, paſſent de rang en rang.
L'un pourſuit un parent dans le parti contraire;
Là le frere en fuïant meurt de la main d'un frere;
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur ſang malheureux.
 Dans d'épaiſſes forêts de lances hériſſées,
De bataillons ſanglants, de troupes renverſées,

Henri pouſſe, s'avance, & ſe fait un chemin.
Le grand Mornay le ſuit, toujours calme & ſerain.
Il veille autour de lui tel qu'un heureux genie:
Voiez-vous, lui dit-il, cet eſcadron qui plie,
Ici près de ce bois Mayenne eſt arrêté:
D'Aumale vient à nous, marchons de ce côté.
Ainſi dans la mêlée, il l'aſſiſte, il l'eſcorte,
Et pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais, il ne permet pas à ſes ſtoïques mains,
De ſe ſoüiller du ſang des malheureux humains.
De ſon Roi ſeulement ſon ame eſt occupée:
Pour ſa deffenſe ſeule il a tiré l'épée,
Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

Du ſuperbe d'Aumont la valeur indomptée,
Repouſſoit de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailli portoit par-tout l'horreur & le trépas;
Les Ligueurs ébranlez fuïoient devant ſes pas.
Soudain de mille dards affrontant la tempête,
Un jeune audacieux dans ſa courſe l'arrête;
Ils fondent l'un ſur l'autre à coups précipités,
La victoire & la mort volent à leurs côtés.

Ils s'attaquent cent fois, & cent fois ſe repouſſent;
Leur courage s'augmente, & leurs glaives s'émouſſent;
Deffendus par leur caſque & par leur bouclier,
Ils parent tous les traits du redoutable acier.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpecte ſon rival, admire ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailli, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce Guerrier génereux.
Ses yeux ſont pour jamais fermez à la lumiere,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſiere:
D'Ailli voit ſon viſage, ô deſeſpoir! ô cris!
Il le voit, il l'embraſſe, hélas! c'étoit ſon fils.
Le pere infortuné, les yeux baignez de larmes,
Tournoit contre ſon ſein ſes parricides armes;
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire,
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire,
Et ſe fuïant lui-même, au milieu des deſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'Univers.
Là, ſoit que le ſoleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finit ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,

Sa voix faiſoit redire aux échos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.

Ciel, quels cris effraïans ſe font par-tout entendre !
Quels flots de ſang François viennent de ſe répandre !
Qui précipite ainſi ces Ligueurs diſperſez,
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renverſez ?
C'eſt le jeune Biron, c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'étoit fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, & boüillant de couroux,
Arrêtez, revenez... Laches où courez-vous ?
Vous fuïr ? Vous compagnons de Mayenne & de Guiſe,
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Egliſe.
Suivez moy, rappellez votre antique vertu,
Combattez ſous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche S. Paul, & même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide,
Biron ſoutient en vain d'un courage intrépide,

Le cours précipité de ce fougueux torrent.
Il voit à ſes côtés Parabere expirant,
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquieres,
Nêle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſiere:
Percé de coups lui-même, il eſt prêt de périr...
C'étoit ainſi Biron, que tu devois mourir.
Un trépas ſi fameux, une chûte ſi belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.
Que vois-je! c'eſt ton Roi qui marche à ton ſecours,
Il ſçait l'affreux danger qui menace tes jours;
Il le ſçait, il y vole, il laiſſe la pourſuite
De ceux qui devant lui précipitoient leur fuite.
Il arrive, il paroit comme un Dieu menaçant.
D'Aumale, à ſon aſpect, recule en frémiſſant,
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.
Ton Roi, jeune Biron, te ſauve enfin la vie,
Il t'arrache ſanglant aux fureurs des ſoldats,
Dont les coups redoublez achevoient ton trépas;
Tu vis, ſonge du moins à lui reſter fidèle.

Mayenne apprend bien-tôt cette triſte nouvelle;

Il court aux lieux ſanglans où ſon rival vainqueur
Répandoit le deſordre, & la mort, & la peur.
Qui pouroit exprimer le ſang & le carnage,
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon rivage,
Tant de coups, tant de morts, tant d'exploits éclatans,
Que nous cache aujourd'hui l'obſcure nuit des tems?

O vous manes ſanglans du plus grand Roi du monde,
Sortez pour un moment de votre nuit profonde,
Pour chanter ce grand jour, pour chanter vos exploits;
Eclairez mon eſprit & parlez par ma voix.

Preſſé de tous côtés ſa redoutable épée
Eſt du ſang Eſpagnol & du François trempée;
Mille ennemis ſanglans expiroient ſous ſes coups;
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon couroux.
Long-tems cet étranger trompé par ſon courage,
Avoit cherché le Roi dans l'horreur du carnage.
Dût ſa témerité le conduire au cerceuil,
L'honneur de le combattre irritoit ſon orgueuil.
Viens Bourbon, crioit-il, viens augmenter ta gloire.
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire.
Il dit: il pouſſe au Prince, il l'atteint vers le flanc,
Il triomphoit déja d'avoir verſé ce ſang.

Le Roi qu'il a bleſſé, voit ſon peril ſans trouble,
Ainſi que le danger ſon audace redouble.
Son grand cœur s'aplaudit d'avoir aux champs d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder ſa bleſſure l'irrite.
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite.
D'Egmont d'un coup plus ſur eſt renverſé ſoudain,
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs pieds teints de ſang les chevaux le foulerent,
Des ombres du trépas ſes yeux s'envelopperent,
Et ſon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon pere excita ſes remords.
Sur ſon corps tout ſanglant, le Roi ſans réſiſtance,
Tel qu'un foudre éclatant vers Mayenne s'avance;
Il l'attaque, il l'étonne, il le preſſe, & ſon bras
A chaque inſtant ſur lui ſuſpendoit le trépas.
Ce bras vaillant, Mayenne, alloit trencher ta vie,
La Ligue en paliſſoit, la guerre étoit finie;
Mais d'Aumale & S. Paul accourent à l'inſtant,
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Où courez vous Eſſex? où portez vous la foudre?
Aux Flamans diſperſez il fait mordre la poudre.

Ici d'Aumont pourſuit & Joyeuſe & Nemours;
Là du fier Barbazan Nangis tranche les jours.
On voit par-tout, on voit les Ligueurs en allarmes,
Quittant leurs étendarts, abandonant leurs armes;
Les uns ſans réſiſtance à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſoient les genoux & demandoient des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportez dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots enſanglantez interrompent leur courſe,
Le fleuve avec effroi remonte vers ſa ſource.
De mille cris affreux l'air au loin retentit,
Anet s'en épouvente, & Mantes en frémit.

Mayenne cependant par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris couroit cacher ſa honte.
Henri victorieux voïoit de tous côtez,
Les Ligueurs ſans deffenſe implorant ſes bontez.
Des cieux en ce moment les voutes s'entr'ouvrirent.
Les manes des Bourbons dans les airs deſcendirent.

Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment;
Vint voir comme il fauroit ufer de la victoire,
Et s'il acheveroit de meriter fa gloire:
Ses foldats près de lui d'un oeil plein de couroux,
Regardoient ces vaincus échappez à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en fa préfence
Attendoient leur arrêt dans un profond filence:
Le mortel defefpoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avoient peint leur malheur.
Bourbon tourna fur eux des regards pleins de grace,
Où régnoient à la fois la douceur, & l'audace.
Soiez libres, dit-il, vous pouvez déformais
Refter mes ennemis, ou vivre mes fujets.
Entre Mayenne & moi, reconnoiffez un maître,
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être;
Efclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roy,
Allez trembler fous elle, ou triomphés fous moy.
Choififfez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au fein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contents de leur défaite, heureux d'être vaincus.

Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine.
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaine.
Et s'honorant dèja du nom de ſes ſoldats,
Pour expier leur crime ils marchent ſur ſes pas.
Le Roi de tous côtés fait ceſſer le carnage,
Maître de ſes Guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion qui tout couvert de ſang
Portoit avec l'effroy la mort de rang en rang.
C'eſt un Dieu bien-faiſant, qui laiſſant ſon tonnerre,
Fait ſucceder le calme aux horreurs de la guerre,
Conſole les vaincus, applaudit aux vainqueurs,
Soulage, recompenſe, & gagne tous les cœurs.
Ceux à qui la lumiere étoit preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie,
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un pere attentif il étend tous ſes ſoins.

Du vrai comme du faux la prompte meſſagere,
Qui s'acroit dans ſa courſe, & d'une aîle legere,
Traverſant tous les jours & les monts & les mers,
Des actions des Rois va remplir l'Univers.

La renommée, enfin, dans la Ville rebelle,
Des exploits de Henry répandoit la nouvelle.
Maïenne dans ces murs abuſoit les eſprits,
Vaincu, mais plein d'eſpoir, & maître de Paris;
Sa politique habile, au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſoit ſa défaite,
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer,
En cachant ſa diſgrace il croit la réparer:
Par cent bruits menſongers il ranimoit leur zèle;
Mais malgré tant de ſoins la verité cruelle,
Démentant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Voloit de bouche en bouche & glaçoit tous les cœurs.

La diſcorde en frémit, & redoublant ſa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux,
Verſé tant de poiſons, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affoiblir,
Si je n'ai pû le vaincre, on le peut amolir;

N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême.
Henry n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit; & ſoudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.




Canto. 9
N. Vleughels pinx.
E. Jeaurat scul.



LA HENRIADE.

CHANT NEUVIEME.

SUr les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Afie,
S'élève un vieux Palais refpecté par les tems:
La Nature en pofa les premiers fondemens;
Et l'art ornant depuis fa fimple architecture,
Par fes travaux hardis furpaffa la nature.

Là tous les champs voiſins peuplez de mirtes verds,
N'ont jamais reſſenti l'outrage des hyvers.
Par-tout on voit meurir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les préſens de Flore ;
Et la terre n'attend pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons.
L'homme y ſemble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde,
De ſa main bien-faiſante accordoit aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſerains,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens de l'âge d'or, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les Langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maitreſſes,
Qui célébrent leur honte, & vantent leurs foibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs ;
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envy s'empreſſer de s'inſtruire.
La flateuſe eſperance, au front toûjours ſerain,
A l'autel de leur Dieu les conduit par la main.

Près du temple ſacré les Graces demi nuës,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénuës.
La molle volupté ſur un lit de gazons;
Satisfaite & tranquile écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le miſtère en ſilence;
Les refus attirans, les ſoins, la complaiſance,
Les plaiſirs amoureux, & les tendres deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les plaiſirs.
De ce temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voute ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux!
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégouts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui la guide:
La haine, & le couroux répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un ſouris perfide,
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.

Le repentir les ſuit déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux moüillés de pleurs.
C'eſt là, c'eſt au milieu de cette Cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'amour à choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa foible main les deſtins de la terre,
Donne avec un ſouris ou la paix, ou la guerre,
Et répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il fouloit à ſes pieds les plus ſuperbes têtes;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.
La diſcorde ſoudain conduite par la rage,
Ecarte les plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage,
Sécouant dans ſes mains ſes flambeaux allumez,
Le front couvert de ſang & les yeux enflâmez.
Mon frere, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles?
Pour qui réſerves-tu tes flèches invincibles?
Ah! ſi de la diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mèlas mon poiſon;

Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature;
Viens, vole ſur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écraſe mes ſerpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquile,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Va ſous ſes étendarts, flottans de tous côtés,
Réünir tous les cœurs par moi ſeule écartés.
Encore une victoire & mon trône eſt en poudre,
Aux ramparts de Paris, Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre, & pardonner;
De cent chaînes d'airain ſon bras va m'enchaîner.
C'eſt à toi d'arrêter ce torrent dans ſa courſe.
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource.
Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe, abatu;
Va dompter ſon courage au ſein de la vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale,
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amoli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'Univers;
Fuïant devant Auguſte, & te ſuivant ſur l'onde,
Préferer Cleopatre à l'Empire du monde.

Henri te reste à vaincre après tant de guerriers.
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers.
Va du mirte amoureux ceindre sa tête altiere;
Endors entre tes bras son audace guerriere.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien,
Viens, ma cause est la tienne, & ton règne est le mien.

Ainsi parloit ce monstre; & la voute tremblante,
Répétoit les accens de sa voix effraïante.
L'Amour, qui l'écoutoit, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses flèches dorées.
Il fend des vastes Cieux les voutes azurées;
Et précédé des jeux, des graces, des plaisirs,
Il vole aux champs François sur l'aîle des zéphirs.
Dans sa course, d'abord, il découvre avec joye,
Le foible Ximoïs, & les champs où fut Troye.
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des Palais par ses mains consumés.
Il voit en un moment ces murs bâtis sur l'onde,
Ces ramparts orguëilleux, ce prodige du monde.

Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.
Bien-tôt dans la Province il voit cette fontaine,
Dont ſon pouvoir aimable éterniſa la veine;
Quand le tendre Petrarque, au printems de ſes jours,
Sur ſes bords enchantez ſoupiroit ſes amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bord de l'Eure;
Lui même en ordonna la ſuperbe ſtructure,
Par ſes adroites mains, avec art enlaſſez,
Les chiffres de Diane y ſont encor tracez.
Sur ſa tombe en paſſant les plaiſirs & les graces,
Répandirent les fleurs qui naiſſoient ſur leurs traces.

Aux campagnes d'Yvri, l'Amour arrive enfin,
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſoit pour un moment repoſer ſon tonerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guerets,
Pourſuivoient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour ſent à ſa vûë une joïe inhumaine,
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne,
Il ſoulève avec lui les élémens armez,
Il trouble en un moment les airs qu'il a calmez.

D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages;
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Dèja les Aquilons à ses ordres fidèles,
Dans les Cieux obscurcis ont déploïé leurs aîles;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour,
La Nature en gémit, & reconnoit l'Amour.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide;
L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres.
Comme on voit quelque-fois les voyageurs troublez,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalez;
Ces feux dont la vapeur maligne & passagere,
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.
Depuis peu la fortune en ces tristes climats,
D'une illustre mortelle avoit conduit les pas,

Dans le fond d'un château, tranquile & ſolitaire,
Loin du bruit des combats elle attendoit ſon pere;
Qui fidèle à ſes Rois, vieilli dans les hazards,
Avoit du grand Henri ſuivi les étendarts.
D'Etrée étoit ſon nom; la main de la Nature,
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas,
La coupable moitié qui trahit Menelas.
Moins touchante, & moins belle à Tarſe on vit paroître,
Celle qui des Romains avoit dompté le maître;
Lorſque les habitants des rives du Cidnus,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Venus.
Elle entroit dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable,
Son cœur né pour aimer, mais fier & génereux,
D'aucun amant encor n'avoit reçu les vœux.
Semblable en ſon printems à la roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle;
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux raïons d'un jour pur & ſerain.

L'Amour, qui cependant s'aprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre,

Il paroit ſans flambeau, ſans flèche, & ſans carquois,
Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix.
On a vû, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il gliſſoit dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un deſir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle,
L'amour s'applaudiſſoit en la voyant ſi belle,
Que n'eſperoit-il point, aidé de tant d'appas!
Au devant du Monarque il conduiſit ſes pas.
L'art divin, dont lui-même a formé ſa parure,
Paroit aux yeux ſéduits l'effet de la nature.
L'or de ſes blonds cheveux qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge, & ſes tréſors naiſſants;
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendoit plus aimable.
Non pas cette farouche, & triſte auſterité,
Qui fait fuir les amours, & même la beauté.
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine;
Inſpire le reſpect, enflamme les deſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.

Il fait plus; à l'Amour tout miracle eſt poſſible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des mirtes enlaſſez, que d'un prodigue ſein,
La terre obéïſſante a fait naitre ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plait, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe;
Les amans fortunés, pleins d'une douce yvreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubly de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paroit changé, tous les cœurs y ſoupirent.
Tous ſont empoiſonnez du charme qu'ils reſpirent.
Tout y parle d'amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le laboureur actif & nourri dans la peine,
Marchant avec ardeur où ſon travail le mêne,
S'arrête, s'inquiète, & pouſſe des ſoupirs;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux deſirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe en ſoupirant ſes moiſſons imparfaites.

Près de lui, la bergere oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.
Contre un pouvoir ſi grand qu'eût pû faire d'Etrée?
Par un charme indomptable elle étoit attirée.
Elle avoit à combattre en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un Héros, & l'Amour.
Quelque-tems de Henri la valeur immortelle,
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rapelle,
Une inviſible main le retient malgré luy.
Dans ſa vertu premiere il cherche un vain apuy.
Sa vertu l'abandonne, & ſon ame enyvrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoit que d'Etrée.

Loin de lui cependant tous ſes chefs étonnez
Se demandent leur Prince, & reſtent conſternez.
Ils trembloient pour ſes jours, hélas! qui l'eût pû croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire?
On le cherchoit en vain; ſes ſoldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui ſembloient dèja vaincus.
Mais le génie heureux qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas long-tems ſa dangereuſe abſence.

Il deſcendit des Cieux, à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte hémiſphère,
Pour y trouver un ſage, il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux reverez,
A l'étude, au ſilence, au jeûne conſacrez.
Il alla dans Ivry; là parmi la licence,
Où du ſoldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'Ange heureux des François fixa ſon vol divin,
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay; c'étoit pour nous inſtruire,
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire;
Ainſi qu'elle guida chez des peuples Payens,
Marc Aurèle, ou Platon, la honte des Chrêtiens.
Non moins prudent ami que philoſophe auſtère,
Mornay ſçut l'art diſcret de reprendre & de plaire:
Son exemple inſtruiſoit bien mieux que ſes diſcours;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours.
Avide de travaux, inſenſible aux delices,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & ſon ſouflé infecté
N'altera de ſon cœur l'auſtère pureté.

Belle Arethuſe ainſi, ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un criſtal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le génereux Mornay, conduit par la ſageſſe,
Part & vole en ces lieux où la douce moleſſe,
Retenoit dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſoit les deſtins.
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire;
Les plaiſirs qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageoient ſes momens & rempliſſoient ſes jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère,
A côté de Mornay la ſageſſe ſevère;
Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Par l'attrait des plaiſirs il croit vaincre ſon cœur:
Mais Mornay mépriſoit ſa colère & ſes charmes,
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſoient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un mirte amoureux, azile du miſtère;

D'Etrée à ſon amant prodiguoit ſes apas;
Il languiſſoit près d'elle, il brûloit dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'alteroit les charmes,
Leurs yeux étoient remplis de ces heureuſes larmes;
De ces larmes qui font les plaiſirs des amans.
Ils ſentoient cette yvreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folatres plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins deſarmoient ce Héros:
L'un tenoit ſa cuiraſſe encor de ſang trempée;
L'autre avoit détaché ſa redoutable epée,
Et rioit en tenant dans ſes débiles mains,
Ce fer, l'appuy du trône, & l'effroy des humains.
La diſcorde de loin, inſulte à ſa foibleſſe,
Elle exprime en grondant ſa barbare allégreſſe,
Sa fiére activité ménage ces inſtants,
Elle court de la Ligue irriter les ſerpents.
Et tandis que Bourbon ſe repoſe, & ſomeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe reveille.
Enfin dans ces jardins où ſa vertu languit,
Il voit Mornay paroitre: il le voit, & rougit.

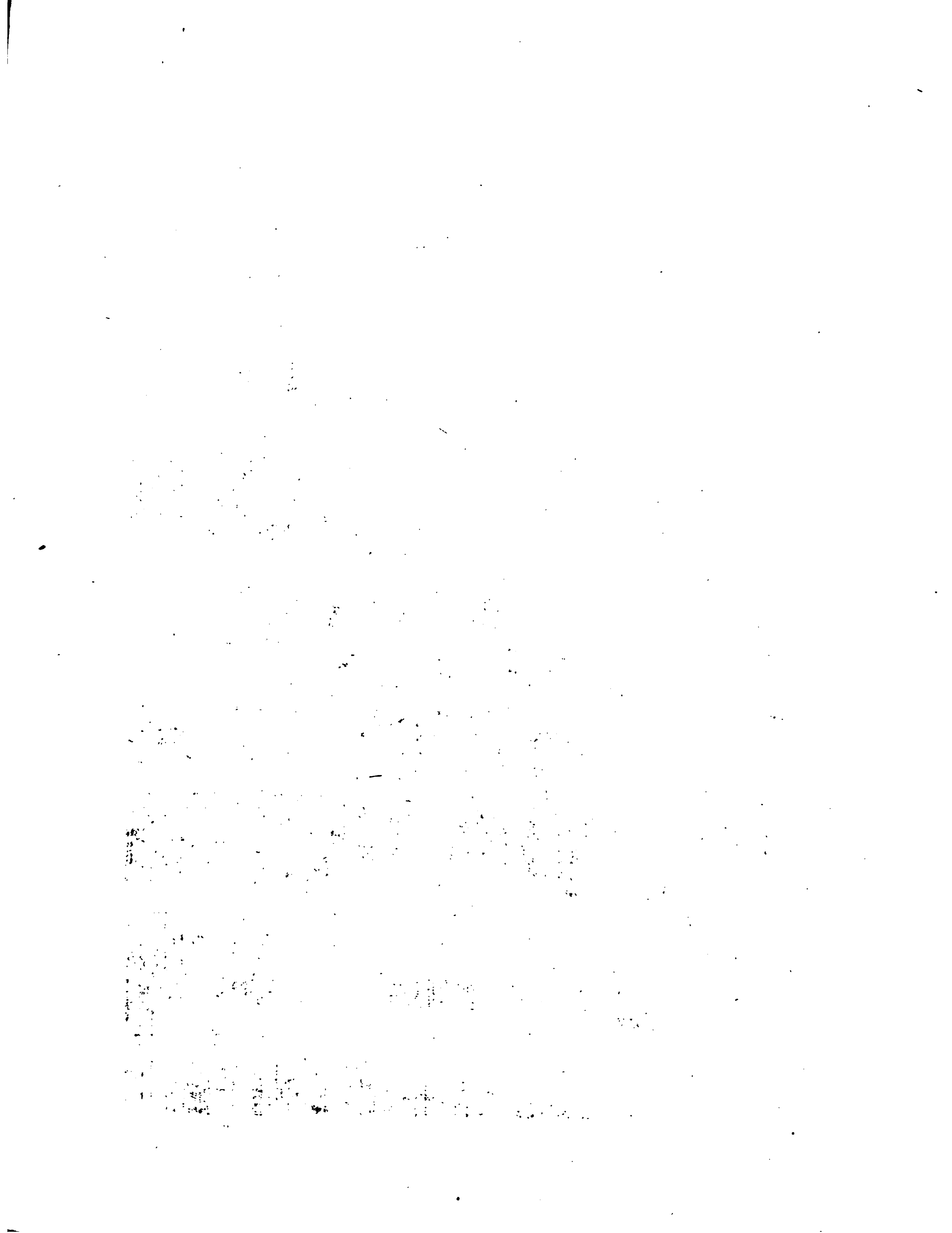
L'un de l'autre en ſecret ils craignoient la préſence.
Le ſage en l'abordant garde un morne ſilence;
Mais ce ſilence même, & ſes regards baiſſez
Se font entendre au Prince, & s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtère, où règnoit la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte, & ſa foibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnû le ſoin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère,
Qui m'apprend mon devoir eſt trop ſur de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi.
Je t'ai vû, c'en eſt fait, & tu me rends à moi.
Je reprens la vertu que l'amour m'a ravie,
De ce honteux repos fuïons l'ignominie.
Fuïons ce lieu funeſte où mon cœur mutiné,
Aime encore les liens dont il fut enchaîné:
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire,
Et bien-tôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur.

A ces mots génereux Mornay connut ſon Maître.
C'eſt vous, s'écria-t'il, que je revois paroître;

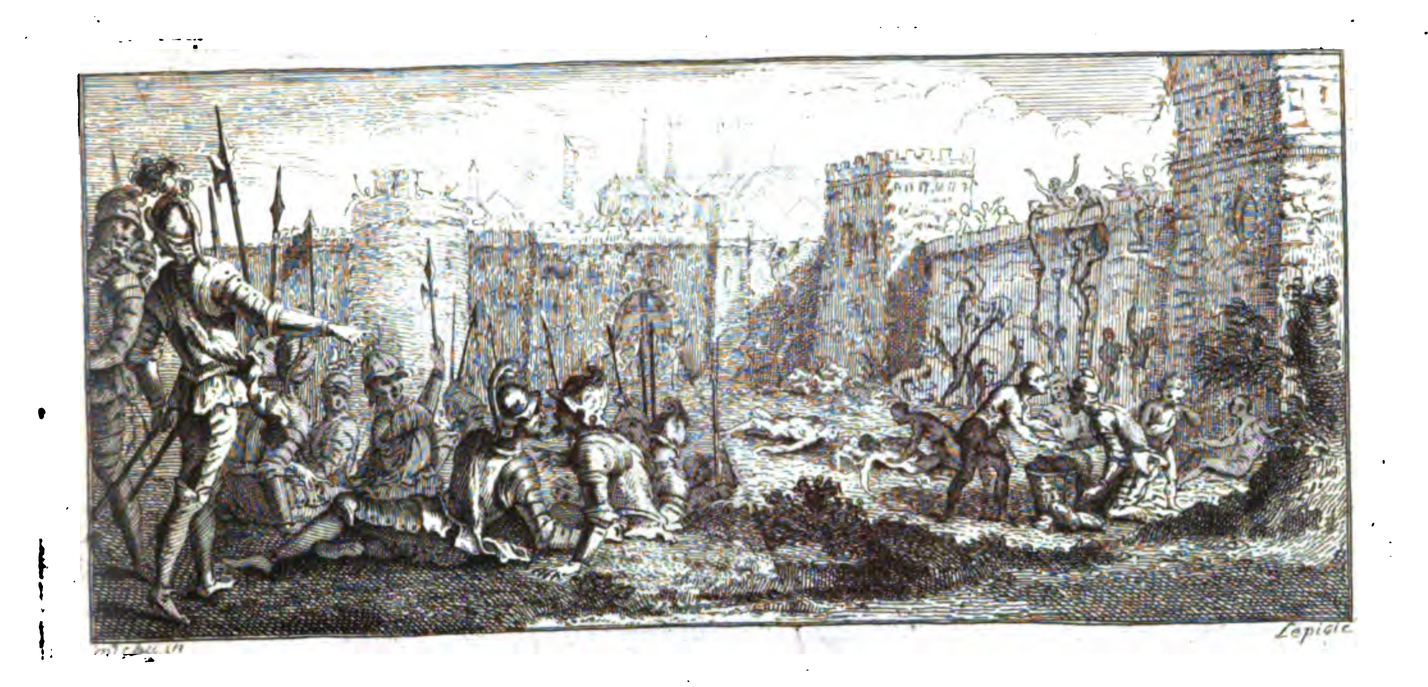
Vous de la France entiere auguſte deffenſeur,
Vous maître de vous même, & Roi de votre cœur;
L'amour à votre gloire ajoûte un nouveau luſtre.
Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre.
Il dit: le Roi s'aprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel! attendrit ſes adieux?
Plein de l'aimable objet qu'il fuit, & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs il en verſoit encore.
Entrainé par Mornay, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part deſeſperé.
Il part: en ce moment d'Etrée évanouie,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie,
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts.
L'Amour qui l'aperçut, jette un cri dans les airs.
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle,
N'enlève à ſon Empire une Nimphe ſi belle;
N'efface pour jamais les charmes de ſes yeux,
Qui devoient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras, & bien-tôt cette amante,
R'ouvre à ſa douce voix ſa paupiere mourante,
Lui nomme ſon amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.

L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuïoit tendrement la rapelle ;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.
  Mornay toûjours ſévère & toûjours inflexible,
Entrainoit cependant ſon Maître trop ſenſible.
La force & la vertu leur montrent le chemin,
La gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné que le devoir ſurmonte,
Va cacher dans Paphos ſa colère & ſa honte.






Canto: 10.
Vleugels pinx.
Carol. Dupuis sculp.



LA HENRIADE.

CHANT DIXIEME.

CEs moments dangereux, perdus dans la molesse,
Avoient fait aux vaincus oublier leur foiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé,
D'un espoir renaissant le peuple est enyvré.
Leur espoir les trompoit; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever sa conquête,

Paris épouvanté revit ſes étendarts,
Le Héros reparut aux pieds de ſes ramparts;
De ces mêmes ramparts, où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre, il ne put ſe réſoudre;
Quand l'Ange de la France, appaiſant ſon couroux,
Retint ſon bras vainqueur, & ſuſpendit ſes coups.
Dèja le camp du Roi jette des cris de joye,
D'un œil d'impatience il devoroit ſa proye.
Les Ligueurs cependant d'un juſte effroy troublez,
Près du prudent Mayenne étoient tous raſſemblez.
Et d'Aumale ennemy de tout conſeil timide,
Leur tenoit fierement ce langage intrépide.
Nous n'avons point encor apris à nous cacher,
L'ennemy vient à nous, c'eſt là qu'il faut marcher.
C'eſt là qu'il faut porter une fureur heureuſe.
Je connois des François la fougue impétueuſe.
L'ombre de leurs ramparts affoiblit leur vertu,
Le François qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le deſeſpoir a gagné des batailles:
J'attens tout de nous ſeuls, & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volés aux champs de Mars;
Peuples qui nous ſuivés, vos chefs ſont vos ramparts.

Il ſe tut à ces mots; les Ligueurs en ſilence,
Sembloient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus,
Il lut en frémiſſant leur crainte & leur refus.
Eh bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
François, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers, ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.
De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte,
Il s'avance: un Hérault, miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du Roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix: Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire.
D'Aumale vous attend, ennemis paroiſſez.

Tous les chefs à ces mots d'un beau zèle pouſſez,
Vouloient contre d'Aumale eſſaier leur courage.
Tous briguoient près du Roi cet illuſtre avantage,
Tous avoient mérité ce prix de la valeur;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence,

Combats pour ton pays, pour ton Prince, & pour toy,
Et reçois en partant les armes de ton Roy.
Le Héros, à ces mots, lui donne ſon épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée,
Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux:
J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit: le Roi l'embraſſe, & Turenne s'élance,
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendoit qu'à ſes yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux ramparts accourût;
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangerent:
Sur les deux combattans tous les yeux s'attacherent,
Chacun dans l'un des deux voyant ſon deffenſeur,
Du geſte & de la voix excitoit ſa valeur.

Bien-tôt ces deux rivaux entrent dans la carriere,
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barriere.
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier,
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier;
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vûë, aux coups impénétrable,
Ils négligent tous-deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand.

Leur arme eſt une épée, & ſans autre deffenſe,
Expoſé tout entier l'un & l'autre s'avance.
Mais la trompette ſonne, ils s'élancent tous deux,
Ils commençent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'a pû jamais la valeur & l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portez, & parés à l'inſtant.
Le ſpectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voïoit à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux.
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,
Il ſonge à fatiguer ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur,
Bien-tôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne, qui l'obſerve, apperçoit ſa foibleſſe,
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Tout le peuple effraïé jette un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur étendu ſur le ſable,

Menace encor Turenne, & le menace en vain.
Sa redoutable épée échape de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche,
Il se lève, il retombe, il ouvre un oeil mourant.
Il regarde Paris, & meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine,
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant des soldats, dans les murs de Paris,
Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré.
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front soüillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête panchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abbatement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte.

Tout ſe tait, & tout tremble, un bruit rempli d'horreur:
Bien-tôt de ce ſilence augmenta la terreur.
Du camp des aſſiégeans mille cris s'éleverent.
Les chefs & les ſoldats près du Roi s'aſſemblerent.
Ils demandoient l'aſſaut. Le Roi dans ce moment,
Modera ſon courage, & leur emportement.
Il ſentit qu'il aimoit ſon ingrate patrie,
Il voulut la ſauver de ſa propre furie.
Haï de ſes ſujets, promt à les épargner,
Eux ſeuls vouloient ſe perdre, il les voulut gagner.
Heureux ſi ſa bonté prévenant leur audace,
Forçoit ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait inveſtir,
Il laiſſe à leur fureur le tems du repentir.
Il crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans allarmes,
La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreroient ſans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendroit à ſes genoux implorer ſa clémence.
Mais le faux zèle hélas! qui ne ſauroit ceder,
Enſeigne à tout ſouffrir, comme à tout hazarder.

La clémence du Roi parut une foibleſſe.
Les mutins qu'épargnoit cette main vengereſſe,
A peine encor remis de leur juſte terreur,
Alloient inſolemment défier leur vainqueur.
Ils oſoient inſulter à ſa vengeance oiſive.
Mais, lors qu'enfin les eaux de la Seine captive,
Ceſſérent d'apporter dans ce vaſte ſéjour,
L'ordinaire tribut des moiſſons d'alentour:
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant dèja la mort qui marchoit après elle;
Alors on entendit des heurlemens affreux.
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affoiblie,
Demandoient vainement le ſoutien de leur vie.
Bien-tôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des tréſors.
Ce n'étoit plus ces jeux, ces feſtins, & ces fêtes,
Où de mirthe & de roſe ils couronnoient leurs têtes;
Où parmi cent plaiſirs, toûjours trop peu goûtez,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantez,
Sous des lambris dorés, qu'habite la moleſſe,
De leur goût dédaigneux irritoient la pareſſe.

On vit avec effroy tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entiere.
Plus loin des malheureux, couchez sur la poussiere,
Se disputoient encore à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamez, outrageant la Nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouventez les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparez par eux;
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les vit se nourrir des cendres de leurs peres.
Mais ce mets détestable avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les misères publiques,

Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivoient dans l'abondance à l'ombre des autels,
Du Dieu qu'ils offensoient attestant la souffrance,
Alloient par-tout du peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort alloit fermer les yeux,
Leurs liberales mains ouvroient dèja les Cieux.
Aux autres ils montroient d'un coup d'œil prophétique,
Le tonerre allumé sur un Prince hérétique:
Paris bien-tôt sauvé par des secours nombreux,
Et la mane du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains apas, ces promesses steriles,
Charmoient ces malheureux, à tromper trop faciles.
Par les Prêtres séduits, par les Seize effraïez,
Soumis, presque contents, ils mouroient à leurs pieds;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la Ville étoit remplie;
Tigres que nos ayeux nourrissoient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étoient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers, & des monts Helvétiques;

Barbares, dont la guerre eſt l'unique mêtier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le païer.
De ces nouveaux tirans les avides cohortes,
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes.
Aux hôtes effraïez préſentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à ſa tremblante mere.
De la cruelle faim le beſoin conſumant,
Semble étouffer en eux tout autre ſentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe,
Etoit l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une femme, grand Dieu! faut-il à la mémoire,
Conſerver le recit de cette horrible hiſtoire!
Une femme avoit vû, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'alimens arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtoit prêt à périr comme elle.
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendoit les bras.

Son enfance, ſa voix, ſa miſère & ſes charmes,
A ſa mere en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effraïé,
Plein d'amour, de regret, de rage & de pitié.
Trois fois le fer échape à ſa main défaillante.
La rage, enfin, l'emporte; & d'une voix tremblante,
Déteſtant ſon hymen & ſa fecondité,
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie,
Les Tirans, ou la faim l'auront bien-tôt ravie.
Eh pourquoi vivrois-tu! pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſere,
Rends moi le jour, le ſang, que t'a donné ta mere;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voïe un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſperée,
Enfonce en frémiſſant le parricide acier:
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foïer;
Et d'un bras que pouſſoit ſa faim impitoïable,
Prépare avidement ce repas effroïable.

Attirez par la faim les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt égal à la cruelle joïe,
Des ours, & des lions qui fondent ſur leur proïe.
A l'envi l'un de l'autre, ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O! ſurpriſe, ô! terreur,
Près d'un corps tout-ſanglant à leurs yeux ſe préſente,
Une femme égarée, & de ſang dégoutante.
Oui, c'eſt mon propre fils, oui monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains.
Que la mere, & le fils vous ſervent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager la Nature?
Quelle horreur, à mes yeux, ſemble vous glacer tous?
Tigres, de tels feſtins ſont préparez pour vous.
Ce diſcours inſenſé, que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſon cœur elle enfonce.
De crainte, à ce ſpectacle, & d'horreur agitez,
Ces monſtres confondus courent épouventez.
Ils n'oſent regarder cette maiſon funeſte.
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte;
Et le peuple effraïé de l'horreur de ſon ſort,
Levoit les mains au ciel, & demandoit la mort.

Jusqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émûrent;
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs:
O Dieu! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connois ce que j'ose,
Des Ligueurs & de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le sçais, je tendois les bras à ces mutins,
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que la Ligue à son gré s'immole ces victimes;
Que Pellevé, Mendozze, & Mayenne, & Nemours,
Des peuples, sans pitié, laissent trancher les jours;
De mes sujets séduits qu'ils comblent la misere,
Ils en sont les Tirans, j'en dois être le pere.
Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups devorans.
Dût-il de mes bien-faits s'armer contre moi-même;
Dûssai-je en le sauvant perdre mon diadème;
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix,
Sauvons le malgré lui de ses vrais ennemis.
Et si trop de pitié me coute mon Empire,
Que du moins sur ma tombe, un jour on puisse lire,

Henri de ſes ſujets, ennemi génereux,
Aima mieux les ſauver que de régner ſur eux.

Il dit, & dans l'inſtant il veut que ſon armée,
Aproche ſans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux citoïens des paroles de paix,
Et qu'au-lieu de vengeance on parle de bien-faits.
A cet odre divin ſes troupes obéïſſent.
Les murs en ce moment de peuple ſe rempliſſent.
On voit ſur les ramparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblans ;
Tels qu'on feignoit jadis que des Roïaumes ſombres,
Les Mages à leur gré faiſoient ſortir les ombres,
Quand leur voix du Cocite arrêtant les torrens,
Appelloient les enfers, & les manes errans.
Quel eſt de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers deffenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs perſécuteurs.
Tous ces événemens leur ſembloient incroïables.
Ils voïoient devant eux ces piques formidables,

Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,
Ces lances, qui toujours avoient porté la mort,
Secondant de Henri la génereuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, diſoient-ils, ces monſtres ſi cruels?
Eſt-ce là ce Tiran ſi terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint ſi plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant, c'eſt la brillante image,
C'eſt un Roi bien-faiſant, le modèle des Rois.
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes loix.
Il triomphe, il pardonne, il cherit qui l'offenſe.
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance!
Trop dignes du trépas, dont il nous a ſauvez,
Conſacrons lui ces jours qu'il nous a conſervez.

De leurs cœurs attendris tel étoit le langage;
Mais qui peut s'aſſûrer ſur un peuple volage,
Dont la foible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui quelque-fois s'éleve & retombe toûjours?
Les prêtres, dont cent fois la fatale éloquence,
Ralluma tous ces feux qui conſumoient la France,
Vont ſe montrer en pompe à ce peuple abbatu.
Combattants ſans courage, & Chrêtiens ſans vertu,

A quel indigne apas vous laiſſez-vous ſéduire ?
Ne connoiſſez-vous plus les palmes du martyre ?
Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui,
Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
Quand Dieu du haut des cieux nous montre la couronne,
Chrêtiens, n'attendons pas qu'un Tiran nous pardonne.
Dans ſa coupable ſecte, il veut nous réünir :
De ſes propres bien-faits ſongeons à le punir.
Sauvons nos temples ſaints de ſon culte hérétique.
C'eſt ainſi qu'ils parloient, & leur voix fanatique,
Maitreſſe du vil peuple, & redoutable aux Rois,
Des bien-faits de Henri faiſoit taire la voix.
Et dèja quelques uns reprenant leur furie,
S'accuſoient en ſecret de lui devoir la vie.

Malgré tant de clameurs, & de cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis qui du plus haut de la voute divine,
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine,
Connut qu'enfin les tems alloient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopteroit ſon fils.

Auſſi-tôt de ſon cœur il chaſſa les allarmes,
La foi vint eſſuïer ſes yeux mouillez de larmes,
Et la douce eſperance, & l'amour paternel
Conduiſirent ſes pas au pied de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems ſon trône inébranlable.
Le Ciel eſt ſous ſes pieds. de mil-aſtres divers,
Le cours toûjours règlé l'annonce à l'Univers.
La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſez compoſent ſon eſſence.
Ses ſaints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs, enyvrez à jamais,
Penetrez de ſa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa majeſté ſuprême.
Par des coups effraïans, ſouvent ce Dieu jaloux,
A ſur les Nations étendu ſon courroux;
Mais toûjours pour le juſte il eut des yeux propices;
Il le ſoutient lui-même au bord des précipices,
Epure ſa vertu dans les adverſités,
Combat pour ſa deffenſe, & marche à ſes côtés.

Le Pere des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante.
Pere de l'Univers, ſi tes yeux quelque-fois,
Honorent d'un regard les peuples & les Rois;
Vois le peuple François à ſon Prince rebelle.
S'il viole tes loix, c'eſt pour t'être fidèle.
Aveuglé par ſon zèle, il te déſobéït,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur,
Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
N'offre au Dieu qui l'a fait qu'un criminel homage?
Ah! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connoître,
Donne à l'Egliſe un fils, donne à la France un maître.
Des Ligueurs obſtinez confonds les vains projets,
Rends les ſujets au Prince, & le Prince aux ſujets.
Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice.

L'Eternel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer,
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſûrer.
A ſa divine voix les aſtres s'ébranlerent,
La terre en treſſaillit, les Ligueurs en tremblerent ;
Le Roi, qui dans le Ciel avoit mis ſon appui,
Sentit que le Très-haut s'interreſſoit pour lui.

Soudaïn la vérité, ſi long-tems attenduë,
Toûjours chere aux humains, mais ſouvent inconnuë,
Dans les tentes du Roi, deſcend du haut des Cieux.
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux,
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cedent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent.
Bien-tôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouït jamais.
Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connoit, aime enfin ſa lumiere immortelle.
Il abjure avec foy ces dogmes ſéducteurs,
Ingenieux enfans de cent nouveaux docteurs.
Il reconnoit l'Egliſe ici bas combatue,
L'Egliſe toûjours une, & par-tout étendue.

Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des ſaints, la grandeur de ſon Dieu.
Le Chriſt de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élûs chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.
Son cœur obéïſſant ſe ſoûmet, s'abandonne,
A ces miſtères ſaints dont la raiſon s'étonne.
  Louis dans ce moment qui comble ſes ſouhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Deſcend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime.
Aux ramparts de Paris il le conduit lui-même.
Les ramparts ébranlez s'entr'ouvrent à ſa voix,
Il entre au nom du Dieu qui fait règner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes,
Les Prêtres ſont muets: les Seize épouventez,
En vain cherchent pour fuir des antres écartez.
Tout le peuple changé dans ce jour ſalutaire,
Reconnoit ſon vrai Roi, ſon vainqueur, & ſon pere.
Dès lors on admira ce règne fortuné,
Et commençé trop tard, & trop tôt terminé.

L'Efpagnol en trembla : juftement defarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée,
La Difcorde rentra dans l'éternelle nuit :
A reconnoître un Roi Mayenne fut réduit,
Et foumettant enfin fon cœur, & fes Provinces,
Fut le meilleur fujet du plus jufte des Princes.



